N° 177 1er Juin 1934

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le Maître doux et humble de cœur

« Venez à moi, vous tous qui peinez et qui êtes surchargés : je vous soulagerai !

« Prenez sur vous mon joug et recevez mes leçons, car je suis doux et humble de cœur : et vous trouverez du soulagement pour vos âmes, car mon joug est commode et mon fardeau léger. »

(Matthieu, xi, 28-30.)

Le Sacré-Cœur adresse ces paroles à tous ceux qui ploient sous le faix et qui perdent courage. Il fait luire à leurs yeux une douce espérance : « Si vous venez à moi... je vous soulagerai. — Si vous prenez sur vous mon joug et si vous recevez mes leçons... vous trouverez du soulagement pour vos âmes. » Pour plus de vivacité, conformément au génie sémitique, la condition est ici exprimée par des impératifs : l'invitation de Jésus jaillit ainsi plus

vibrante, plus pressante; l'ardent désir de son cœur se fait connaître de nous à la manière d'un ordre.

Les deux phrases se correspondent point pour point : la première n'est qu'un sommaire dont la seconde est le développement.

« Venez », s'écrie d'abord Jésus. Il précisera ensuite son appel en ajoutant : « Prenez sur vous mon joug et recevez mes leçons. »

C'est « à moi » et non à d'autres qu'il faut recourir! Car, nous dira-t-il peu après, « je suis doux et humble de cœur ».

L'assurance du soulagement est donnée par deux fois, mais elle s'accompagne, dans la seconde phrase, d'un commentaire nouveau.

Telle est la structure de ce court message. Il met en plein relief la personne de Jésus. C'est parce qu'il est doux et humble de cœur que l'on prendra son joug et que l'on recevra ses leçons : c'est pour cette raison aussi que son joug est commode et son fardeau léger. Pour trouver le soulagement auquel nous aspirons, il nous suffira donc de quitter notre fardeau pour le sien, et de vivre dans la société de celui qui nous attire par le charme irrésistible de sa personne.

L'humilité du cœur de Jésus! Qui dira sa complaisance pour la condition modeste et sans éclat dans laquelle il lui a plu de vivre? Volontairement dépouillé de la glorification qui appartient en propre à l'humanité du Fils de Dieu (1), Jésus a été un homme capable, comme nous, de souffrir et de mourir ; il a accepté toutes les difficultés et toutes les peines de notre existence quotidienne, même les tentations, auxquelles il ne succomba

(1) Philippiens, II, 5-11.

jamais (1). Il n'a pas rougi d'être l'un des nôtres jusqu'au bout et il s'est complu dans les abaissements de notre condition d'hommes.

Bien plus, il a marqué nettement ses préférences pour ce qui, dans le cours d'une vie, nous semble le plus humiliant. Pauvre jusqu'au dénuement, de la crèche au Calvaire, il n'a pas redouté le mépris qui, trop souvent, est le lot des petites gens. C'est leur compagnie qu'il recherchait, ne trouvant ni trop modeste leur situation, ni trop vulgaires leurs préoccupations, ni trop banales leurs conversations. Il a magnifié et proclamé bienheureux ceux qui, pleinement conscients de leur sort misérable, avaient assez de vertu pour l'accepter sans se plaindre : les vrais pauvres, les humbles.

Il a vécu de longues années, comme eux inconnu de tous, rivé à une tâche obscure, lui qui était la lumière du monde! Une expérience si prolongée de leur vie cachée gagne à Jésus l'affection et la confiance des petits. Comment hésiteraient-ils à se livrer à cet ami si accessible, à ce Fils de Dieu si humain?

D'autant plus qu'ils le contemplent, avec une émotion mêlée de stupeur, se montrant humble jusqu'à l'obéissance et obéissant jusqu'à l'humiliation. Le Dieu caché s'est soumis à la créature : Jésus a obéi en vrai fils à Marie, sa mère, et à Joseph, qui exerçait auprès de lui l'autorité paternelle! Le Fils de Dieu a obéi à son Père céleste avec une héroïque fidélité, qui l'a conduit jusqu'à la dernière des humiliations : la mort sur une croix, le supplice infâmant de l'esclave.

Tel a été le mépris professé par Jésus pour tout ce qui porte la marque de la vaine gloire et de l'ambition. Il ne s'est recherché en rien : désintéressé pour lui-même, il

(1) Hébreux, IV, 15.

n'était ambitieux que pour nous. Ses humiliations forment le piédestal de la gloire des fils de Dieu, qu'avec une bonté pleine de douceur il a voulu nous dispenser.

La douceur du cœur de Jésus! sujet inépuisable proposé à nos méditations! Notre expérience personnelle vient ici corroborer les renseignements que nous pouvons puiser dans l'Évangile : nous avons été si souvent les bénéficiaires des plus délicates attentions du cœur de notre Sauveur!

Comme la brebis qui se laisse tondre et qui n'offre aucune résistance lorsqu'on la mène à la mort (1), Jésus fut une victime douce et soumise entre les mains de ses bourreaux. Cette inlassable patience avec laquelle il supporta, au cours de sa Passion, les derniers des outrages, il l'oppose encore à nos offenses multipliées. Maintes fois nous l'avons bafoué par nos fautes, nos infidélités, nos négligences : peut-être avons-nous même spéculé sur la bonté généreuse d'un Sauveur toujours prêt à pardonner. Mais nos pires débordements n'ont pu lui faire abandonner son parti-pris de tendresse miséricordieuse : il ne reprend pas avec aigreur, il ne brise pas le roseau froissé, il n'éteint pas la mèche qui fume encore (2). Il attend avec calme et patience l'heure propice de la conversion, qu'il prépare au fond des cœurs par les aimables prévenances de sa grâce.

Car sa douceur n'est pas inactive : infatigablement agissante, au contraire, c'est elle qui manie nos âmes avec une délicatesse qui nous confond. Toujours respectueuse de notre liberté, toujours adaptée à notre tempérament et à notre état d'âme, elle conquiert nos cœurs, désarme nos velléités de résistance, désagrège le bloc com-

(1) Isaïe, LIII, 7.
(2) Matthieu, XII, 19-20, citant Isaïe, XLII, 1-4.

pact de nos passions, dissout notre égoïsme. Toute l'histoire d'une conversion ou d'une vocation se résume en cette victoire lente mais complète de la douceur de Jésus sur notre tempérament altier. Nous ne pouvons plus nous refuser à celui dont nous avons éprouvé si intimement la bonté.

Alors commence cette vie d'amitié avec Jésus qui est la vraie joie de l'existence. L'âme est envahie d'une ineffable paix. Car, au témoignage de l'auteur de *l'Imitation*, « vivre avec Jésus c'est un doux paradis ». Cette allégresse surnaturelle, ni la parole ni la plume ne peuvent suffisamment l'exprimer : l'expérience seule nous en apprend les délices : « *expertus potest credere* (1) ! » Nous ne sommes pas, nous autres, « sans Dieu dans le monde (2) » ni sans ami sur terre. Les confidences sont toutes spontanées à l'égard d'un Sauveur si bon : elles s'échangent à demi-mot, souvent même sans une parole, par un simple regard de l'âme, un rapide élan du cœur. Entre Jésus et son disciple se constitue bien vite tout un trésor de souvenirs communs. Car nous ne l'excluons d'aucun détail de notre vie : c'est en sa présence et en union avec lui que nous accomplissons tous nos actes, que nous éprouvons toutes nos émotions, toutes nos joies, toutes nos peines. Intimité parfaite et de tous les instants, à laquelle nous autorise et nous invite la douceur du cœur de Jésus.

C'est auprès de lui aussi que nous nous déchargerons de tous nos fardeaux. Les gens auxquels s'adressait directement l'invitation de Jésus gémissaient sous le joug et sous le poids des prescriptions de la Loi mosaïque, aggra-

(1) Hymne de la Fête du Saint Nom de Jésus,
(2) Ephésiens, v, 12.

vées par les préceptes minutieux et gênants de la tradition pharisaïque. Mais l'invitation de Jésus est trop générale pour concerner uniquement ce cas tout particulier. Si notre fardeau est d'autre nature, le soulagement ne saurait pourtant se trouver ailleurs qu'en celui qui s'écrie : « Venez à moi, vous *tous* qui peinez et qui êtes surchargés ! »

Est-ce le péché qui nous opprime ? Avec quelle délicatesse, ô Jésus, vous nous le pardonnez ! Vous voulez qu'aucun doute ne subsiste sur sa rémission ; vous désirez même nous faire entendre d'une manière sensible votre voix qui nous relève et qui nous réconforte. Alors vous accomplissez ce prodige de donner au prêtre une parole qui sera la vôtre, efficace pour le pardon, autorisée pour guider les âmes dans le vrai chemin. Puisse-t-il, ce prêtre qui agit et parle en votre nom, qui est en quelque sorte vous-même rendu sensible, puisse-t-il se faire un cœur humble et doux, pour accueillir avec bonté le pécheur qui se décharge à ses pieds du lourd fardeau de ses misères !

Ai-je le cœur brisé par la souffrance, l'âme bouleversée par l'épreuve, le corps broyé par la maladie ? C'est auprès de vous que je me réfugie. O vous qui avez subi les affres de votre agonie au jardin des Oliviers, vous qui avez senti si brutalement dans votre chair la morsure de la douleur, venez à mon aide lorsque je n'en puis plus !

Je vous invoque et vous m'invitez à porter la croix derrière vous, à la porter tous les jours si je veux être digne de vous. Vous ne m'enlevez pas ma croix, mais vous me la rendez légère en me communiquant soudain une vaillance inconnue. Car vous n'avez pas vaincu en vain, votre sang versé et les angoisses de votre âme m'ont acquis cette grâce par laquelle je suis fort.

Cette grâce, si je n'y résistais pas, me ferait désirer la souffrance pour mieux vous ressembler. Votre croix fut si lourde que la mienne, en comparaison, me paraît bénigne. Oserais-je m'en plaindre? Je devrais m'en glorifier, car elle me permet, si peu que ce soit, d'achever ce qui, selon l'énergique expression de votre apôtre (1), manque encore à vos souffrances.

Vous me montrez, enfin, le royaume de lumière auquel aboutit la route de sang que vous avez tracée. Saint Paul nous le redit : nos souffrances d'ici-bas, momentanées et légères, nous valent pour plus tard, au-delà de toute mesure, un éternel poids de gloire (2).

Ainsi votre grâce, votre exemple, vos promesses me font aimer la croix dont je me plaignais. — O bonne croix, aimée avec tendresse, je ne te quitte plus! Jésus t'a enlevé toute puissance pour m'écraser, il te consacre désormais comme mon soutien dans la vie et comme l'arme décisive de mes victoires.

Voici que viennent à Jésus les surchargés, ceux que des occupations multiples et accablantes absorbent sans répit, les « hommes mangés », comme dirait le P. Chevrier. Le travail, l'activité débordante, constituent le cadre de leur vie, où s'accumulent tant d'efforts, tant d'aridités, tant de déceptions. Il y a des heures où ils perdent courage, où leur horizon est bouché : ils ne voient plus clair! L'existence leur semble si vide, les joies de ce monde si vaines, que seul leur labeur leur apparaît comme une réalité ferme, tangible, comme un don de soi qui compte, une utilisation judicieuse des talents reçus. Quelle épreuve lorsque l'on en vient à douter même de

(1) Colossiens, I, 24.
(2) II Corinthiens, IV, 17.

cela, lorsqu'un travail acharné n'a abouti qu'à des résultats misérables! Ah! s'il n'y avait pas Jésus pour consoler de tout, s'il n'y avait pas cet ami plus grand que soi et devant lequel on s'oublie! Mais Jésus est là, et tôt ou tard on ne peut plus jouir que de lui.

Et s'il se cache? C'est alors la grande épreuve, quand il devient insaisissable celui qui nous a dit de venir à lui. Mais notre foi sait bien qu'il ne nous est jamais aussi présent que lorsqu'il se dissimule pour aviver nos désirs et pour nous faire comprendre le besoin que nous avons de lui. Il ne nous impose ce fardeau que lorsqu'il nous sait capables de le supporter sans faiblir, et sa grâce est toujours là pour nous donner en secret le réconfort.

Ami généreux et accueillant, Jésus se présente aussi à nous comme un maître : le maître qui enseigne, le docteur; le maître qui commande, le chef. Nous lui demanderons donc des enseignements et des ordres : « Prenez sur vous mon joug, dit-il, et recevez mes leçons. »

A quelle école irions-nous sinon à celle de Jésus-Christ? Loin de lui, nous n'aurions pour nous instruire que les données aveugles et contradictoires de nos passions, les vues courtes et terre à terre de l'esprit du monde, une sagesse humaine arrêtée dans ses investigations et sans issue : au lieu des splendeurs de la foi! Celles-ci, inutile de les quémander auprès d'hommes qui n'auraient pas reçu de Jésus mandat pour les transmettre. Car Jésus a dit : « Tout m'a été livré par mon Père. Et personne ne connaît le Fils sauf le Père, comme personne ne connaît le Père sauf le Fils et celui à qui le Fils peut vouloir le révéler (1). » Disposons-nous donc à recevoir de Jésus la doctrine de vie. Cachée aux prophètes et aux rois qui

(1) Matthieu, XI, 27; Luc, X, 22.

vivaient dans la pénombre de l'Ancien Testament, elle ne se dévoilera à nos yeux que si nous abdiquons tout orgueil de l'esprit : « Je te célèbre, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, pour ceci : tandis que ces choses tu les as tenues cachées aux gens sages et avisés, tu les as révélées aux gens sans prétention (1). » L'acuité de l'intelligence ne sert ici de rien si elle n'est au service de la simplicité de la foi. Il faut, en effet, ressembler au Maître doux et humble de cœur, si l'on veut saisir et goûter sa doctrine.

Il sera aisé, dans ces conditions, de lui obéir fidèlement. Le joug de Jésus est commode, bien adapté à nos besoins. Fait pour nous « sur mesure », il ne risque ni de nous blesser ni de nous irriter, si du moins nous l'acceptons de bon gré, avec une humble soumission et une âme apaisée.

Le fardeau que Jésus nous donne à porter ne sera léger que dans la mesure où nous adopterons nous-mêmes les sentiments du Sauveur, parfait modèle de l'obéissance sans réserve.

Ces images de joug et de fardeau désignent les exigences de la doctrine chrétienne, le devoir chrétien : observation du Décalogue, lutte contre les défauts, pratique de la vertu, soumission fidèle aux décisions de l'Église. Elles évoquent aussi le devoir d'état que l'on doit remplir consciencieusement au service de Jésus-Christ.

Ne nous y trompons pas : ce joug que tant de gens voudraient briser, ce fardeau dont ils voudraient se débarrasser, parce qu'ils ne voient en eux qu'une gêne, sont au contraire une sauvegarde et la vraie condition de notre grandeur. Ils nous préservent des démarches inconsidérées où périraient notre honneur et nos aspirations les

(1) Matthieu, XI, 25 ; Luc, X, 21.

plus élevées. Ils nous maintiennent sur le droit chemin. Ils donnent à notre vie son véritable sens, celui d'un devoir ponctuellement accompli. Semblable aux ailes de l'oiseau, notre fardeau nous porte alors que nous paraissions le porter. Nous creusons notre sillon sous le joug de Jésus-Christ : ce sillon n'est pas éphémère comme celui que trace dans les flots l'étrave du navire; creusé profondément dans le sol, il s'ouvre pour les semailles futures. Notre vie est pour le ciel d'une étonnante productivité. Mettons-nous donc courageusement au labeur.

Lors du grand jugement, Jésus nous appellera comme il le fait aujourd'hui : « Venez, dira-t-il, vous les bénis de mon Père! » Qu'elle sera douce cette invitation à l'intimité éternelle dans le resplendissement de la gloire!

Mais, dès à présent, livrons-nous ici-bas sans réserve à notre doux Sauveur :

> Que le Seigneur est bon! que son joug est aimable!
> Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur! (1)

LOUIS SOUBIGOU.

(1) RACINE dans *Esther*, acte III, scène IX.

Le don d'Intelligence et la béatitude des cœurs purs

I. — Le don d'Intelligence

« Seigneur, donnez-moi l'intelligence. » (Ps. CXVIII, 144.)

I. — Nécessité du don d'Intelligence

Le don d'Intelligence est bien différent du don de Science. Ces deux dons répondent à deux difficultés diverses de notre foi.

Notre foi, qui est une conviction des choses divines surnaturellement mise en nous, est enracinée dans une raison qui a pour objet naturel les créatures, qui peut s'élever jusqu'à Dieu, mais toujours en fonction des créatures. Ainsi la raison nommera Dieu, Créateur, Provident; les créatures sont à la base de ses affirmations; il lui faut aller des choses visibles aux invisibles. D'où la nécessité d'une perfection de cette foi qui la détourne de la séduction des créatures et l'aide à trouver en elles un chemin vers Dieu. C'est le don de Science qui assure une telle perfection.

Cette difficulté n'est pas la seule. Les choses divines sont inexprimables, Dieu est ineffable; l'Incarnation, la

Rédemption, dépassent infiniment notre pensée, la Trinité plus encore. Le Christ, nous ne pouvons y penser sans frémir, tellement ce mystère du Verbe incarné nous écrase. Les vues de Dieu dans la conduite du monde, dans la conduite des âmes, dans la permission du mal, dans la prédestination des élus, tout est difficulté dans la foi. Et nous n'avons à notre disposition pour nous élever à cette connaissance que le pauvre langage humain. Comment *exprimer l'inexprimable*? Il en résulte que Dieu, tout en se révélant, doit s'envelopper dans le concept humain comme dans un nuage. Lorsque nous concevons les termes où la foi est contenue, nous restons à la superficie du mystère, surtout si l'usage en a amorti le sens, ou si, n'étant pas familiarisés avec eux, nous les prenons dans un sens grossier. D'où la nécessité d'un nouveau don qui nous fasse pénétrer l'écorce de la révélation pour aller jusqu'à la moelle. Tel est le don d'Intelligence.

II. — Ce qu'il est

L'Intelligence est le sens du divin, perçu non plus dans les créatures, comme fait la Science, mais dans la révélation et la doctrine de l'Église, qui sont comme le rayonnement de Dieu. L'Esprit-Saint, pour qui rien n'est caché, « qui scrute les profondeurs de Dieu », communique à ceux qui ne font qu'un esprit avec lui par l'amour une participation de son intelligence des choses divines, de sa puissance de pénétration, non pas en leur faisant une nouvelle révélation, mais en leur faisant apparaître dans une lumière vraiment nouvelle ce qui a déjà été révélé.

Cent fois nous sommes passés devant une parole de l'Évangile sans voir tout ce qu'elle signifie, celle-ci par exemple : « Dieu a tant aimé le monde, qu'Il lui a donné

son Fils unique (1). » Nous la croyions cependant d'une foi entière, mais sans la pénétrer. Puis, un jour, elle a fait l'objet de notre méditation et soudain elle nous apparut sous un jour tout nouveau : « Dieu... », et nous nous sommes arrêtés, nous pénétrions dans une grandeur, une beauté infinies. Dieu aime... Ce mot aimer se rapportant à Dieu, comme il nous paraissait beau! Il aime qui? Le monde, ce monde si petit, si pauvre, si pécheur. Et il l'aime tant, qu'Il lui a donné — oui, *donné* — son Fils unique, en qui le Père s'est complu, de qui Il a dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé », Celui que de toute éternité le Père a engendré, qui vit dans l'intimité de pensée et d'amour avec le Père et l'Esprit. Quel amour insondable! Dieu vit dans l'amour. Il aime son Fils profondément et Il l'a donné « ... jusqu'à la mort de la croix ». A ce monde... Pourquoi? Parce qu'Il aimait ce monde, et nous revenons à ce mystérieux et vivant amour... — La phrase a été éclairée, il en a jailli, comme d'un fruit mûr qui s'ouvre, des choses que nous n'avions pas pénétrées. C'est l'œuvre du don d'Intelligence. Il *scrute à fond*, dépasse la connaissance de la foi chercheuse, qui adhère ferme, mais s'arrête à la superficie, rebutée par la grandeur des choses. C'est la foi toujours, mais illuminée par l'Intelligence du Saint-Esprit. Une secrète vertu de cette divine Intelligence passe dans notre foi, par ce don.

Cette manifestation du don d'Intelligence n'est pas un simple accroissement de connaissance ordinaire, c'est une intelligence cordiale, qui sent plus qu'elle ne voit, qui vient de notre cœur touché par le Saint-Esprit. Nous expérimentons avec les yeux du cœur. C'est sous la forme d'un goût des choses divines, que nous entrons

(1) Jean, III, 16.

plus avant dans l'intelligence des mystères de notre foi. « Goûtez et regardez (1). » Goût et regard ne font qu'un, c'est un regard imprégné d'amour. Nous goûtons, nous savourons des choses que nous savions, mais dont l'Esprit d'amour, avec l'intelligence, nous donne la pénétration. C'est ainsi que nous entrons dans l'intérieur des mystères. Ce don était nécessaire pour remédier à la froideur, à l'inattention, au peu de profondeur de notre foi qui se trouve ainsi complétée par l'irradiation du Saint-Esprit.

III. — Manifestations du don d'Intelligence

Ce don d'Intelligence apparaît ainsi d'une manière éclatante à certains moments de la vie de Notre-Seigneur, quand Il instruisait ses apôtres. Dans l'Évangile nous voyons Jésus en lutte perpétuelle contre l'inintelligence de ses disciples. Ils croyaient pourtant en leur Maître, ils avaient tout laissé pour Lui, ils éprouvaient des sentiments de dévouement à son égard ; mais comme ils avançaient peu dans la connaissance des divins mystères... Ils croyaient à un Messie temporel et gardèrent leurs illusions jusqu'au bout. La mère des fils de Zébédée ne voit dans le royaume de Jésus que deux bonnes places pour ses fils, lesquels pensent de même. Et le Sauveur de répondre : « Vous ne savez pas ce que vous demandez (2). » Il vient de leur montrer, en une parabole, le royaume de Dieu, et ses disciples lui disent encore : « Expliquez-nous, Seigneur. » — « Encore une fois, vous

(1) Ps. xxxiii, 9.
(2) Matth., xx, 20-27.

voilà sans intelligence », reprend le Maître (1). Tout à la fin, après l'institution de l'Eucharistie, ils demandent encore : « Montrez-nous le Père. » Et Jésus répond : « Comment, Philippe, depuis le temps que je suis avec toi, tu n'as pas encore compris que celui qui me voit, voit aussi mon Père! (2) » Mais un peu plus loin ses disciples lui disent : « Cette fois vous parlez ouvertement, ce n'est plus pour nous un proverbe. » Ils avaient sans doute reçu un éclair du don d'Intelligence. De même Pierre, qui, à cette question du Seigneur : « Allez-vous vous en aller aussi? » répond : « A qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle, nous savons que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant (3). » Mais, ajoute le Sauveur, il n'avait pas dit cela de lui-même, le Père le lui avait inspiré, c'était encore un éclair du Saint-Esprit. Mais ce don eut tout son effet dans l'âme des apôtres après la Pentecôte : on les vit alors comme enivrés de l'intelligence des Écritures et des divins mystères qu'ils prêchaient avec transport.

Nous aussi, comme les apôtres, nous matérialisons la divinité et le royaume de Dieu. Les pauvres paroles par lesquelles l'Évangile nous le révèle sont environnées de symboles, et nous restons à la surface, ou nous en prenons occasion pour concevoir des idées étranges sur le royaume de Dieu, sur la vie chrétienne, sur la vie parfaite. Combien d'âmes restent à la superficie, dans une certaine pénombre, ne pénètrent pas à fond leur vie chrétienne ou religieuse!... Religieux, nous n'aurons pas compris ce texte, que tout le monde n'est pas obligé de comprendre : « Que celui qui veut venir après moi se

(1) Matth., xv, 16.
(2) Jean, xiv, 9.
(3) Jean, vi, 68-71.

renonce... » — Les vérités les plus précieuses nous échappent en leur fond. Que ferons-nous?

Il y a des degrés dans l'intelligence des choses divines. Tâchons de pénétrer sous l'écorce, sous l'apparence des mystères, des signes et symboles qui nous voilent la présence de Dieu et sa toute-puissance, si nous voulons avoir, avec une intelligence plus parfaite, un amour plus profond. Car, dans la mesure où l'on connaît, on aime; la volonté suit l'intelligence. Si nous pénétrons ces mystères d'amour, nous saisirons Dieu derrière les voiles où Il se cache. La charité que guide la foi qui voit avec les yeux du cœur est plus fervente, plus constante. Une très fervente attention au sens divin des Écritures doit ainsi nous disposer au don d'Intelligence.

Voyons comment saint Thomas arrivait à cette intelligence par sa prière. Méditons l'*Adoro Te*, par exemple. Comment aller au cœur du mystère eucharistique? Ce mystère est voilé; le regard, arrêté devant les apparences, l'intelligence, stupéfaite. Oh! si nous pouvions pénétrer à l'intérieur de l'Eucharistie, dans nos communions, ou quand nous sommes en face du tabernacle! Essayons de comprendre comment saint Thomas passait de la foi à l'intelligence. « Prosterné devant vous, je vous adore, ô Dieu vraiment caché sous ces espèces, mon cœur se soumet à vous tout entier parce que, vous contemplant, il est anéanti (1). » Mon cœur défaille, c'est l'état du croyant : je regarde le tabernacle et je dis : C'est trop fort, cette parole est dure!

« La vue, le toucher et le goût sont ici en défaut, l'ouïe seule assure ma foi : je crois tout ce qu'a dit le Fils de Dieu; rien n'est plus vrai que la parole de la vérité

(1) 1re strophe de l'hymne : *Adoro Te supplex, latens Deitas* (office du T. S. Sacrement).

même (1). » Voici les causes de mes défaillances : ma vue, par laquelle j'entre en commerce avec tout, mon goût, mon toucher me trompent. Mais vous avez parlé, je crois, votre parole est vraie. Vous avez dit : « Ceci est mon corps. » C'est votre corps. Je n'y vois rien, mais la Vérité même l'a dit, je crois. Puis le saint va pénétrer plus avant dans ce mystère.

« Sur la Croix, la divinité seule était cachée : ici l'humanité et la divinité se cachent également; croyant néanmoins et confessant l'une et l'autre, je vous demande, Seigneur, ce que vous demandait le larron pénitent (2). » C'est encore la foi qui s'affirme contre les difficultés.

« Je ne vois pas vos plaies comme Thomas les a vues; cependant je vous reconnais pour mon Dieu : faites que ma foi croisse de plus en plus, faites que je n'espère qu'en vous, que je n'aime que vous (3). » Jusqu'ici c'est toujours le croyant qui parle : c'est la foi ferme, mais se manifestant comme foi nue.

Tout à coup, saint Thomas interpelle l'Hostie : « O souvenir de la mort du Seigneur, Pain vivant qui donnez la vie à l'homme, donnez à mon âme de ne vivre que de vous et de trouver toujours en vous sa joie et ses délices (4). » C'est la parole directe, ce n'est plus l'effort pour croire. En contemplant le souvenir de la mort du Sauveur, il est dans le cœur du sacrement, au centre du mystère. Mais il voit encore des apparences, le pain.

« Pélican, plein de tendresse, qui nourrissez vos enfants de votre sang, Seigneur Jésus, purifiez-moi de toutes mes souillures par votre sang, par ce sang dont une seule

(1) Id. 2e strophe : *Visus, tactus, gustus in te fallitur,* etc.
(2) *In cruce latebat sola Deitas,* etc.
(3) *Plagas sicut Thomas non intueor,* etc.
(4) *O memoriale mortis Domini,* etc.

goutte peut effacer tous les péchés du monde (1). » Saint Thomas pénètre encore plus avant, il voit Jésus qui a répandu son sang sur la croix, il voit ce sang dont une seule goutte peut sauver le monde entier. Ce n'est plus la foi nue, c'est une foi qui entre dans l'intérieur du mystère, une foi revêtue d'intelligence.

« O Jésus, que je ne vois maintenant qu'à travers un voile, remplissez l'ardent désir de mon âme : qu'un jour mes yeux, perçant ce voile qui vous cache, jouissent à découvert de la vue de votre gloire (2). » Seigneur, ce dont j'ai soif, c'est de Vous voir. Entre ce désir de voir Jésus et la révélation de sa Face, il n'y a qu'un pas. Cette foi pénétrante est tout près de la porte du ciel : il suffit que le voile s'abaisse, et Jésus apparaîtra.

Par l'Intelligence, par la foi pénétrante, par ce goût divin, par ce regard cordial, nous avançons jusqu'aux dernières limites connaissables du mystère; si elles étaient dépassées, nous serions dans la vision.

Le don d'Intelligence éclate encore dans la vie et dans la spiritualité de sainte Catherine de Sienne. Lorsqu'Il lui parle, Notre-Seigneur le fait comme un maître qui proposerait à ses disciples des vérités courtes mais pleinement évidentes : « Je suis celui qui suis. Reconnais ton créateur. Marche en ma présence. » Paroles brèves, sans raisonnements, paroles qui révèlent... Elles se comprennent par intuitions, on en saisit d'emblée le sens, on y entre comme par un saut de l'esprit. C'est la marque de son génie : elle est intuitive. Il y a dans ces formules comme des axiomes de doctrine spirituelle analogues à ceux de la philosophie : le tout est plus grand que la partie; il est nécessaire que ce qui est soit... Leur dif-

(1) *Pie Pelicane, Jesu, Domine,* etc.
(2) *Jesu, quem velatum nunc aspicio,* etc.

férence pourtant d'avec les premiers principes de la raison, c'est que l'intuition, ici, est voilée; nous ne voyons pas ouvertement, mais nous expérimentons obscurément; nous sommes certains de ces divines choses ineffables comme par un tact qui renseigne mais ne fait pas voir; on adhère par un goût plus que par le pur consentement de la foi nue.

IV. — Les effets du don d'Intelligence

On devine quel calme une telle pénétration donne à la foi. Quand le Saint-Esprit envoie ses lumières, qui amènent la certitude, le sens, et le goût du divin, on est apaisé, rassuré, fixé, c'est la *quiétude*. La foi n'est pas encore établie dans la vision béatifique, mais Dieu envoie un rayon de sa lumière, et il n'est rien comme le don d'Intelligence, pour calmer l'intelligence.

Auparavant, l'oraison était agitée; par une lecture, une parole, un mot, le calme est fait, nous sommes fixés pour plusieurs jours. C'est telle parole de l'Évangile qui tout à coup s'éclaire : « Si tu savais le don de Dieu », ou cette autre : « Il faut qu'Il grandisse et que je diminue. » Nous le savions, mais nous en voilà pénétrés et nos actes s'en ressentent. Ces intuitions pénétrantes peuvent nous être accordées à propos de presque tous les mots du Sauveur, de ses attitudes, de ses actes, de ses états, à propos des sacrements : on est touché de la présence de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, dans le pardon de la Pénitence, ou même dans l'Extrême-Onction; on y découvre la manne cachée, la sève, la force dont on a besoin.

Quand on est habituellement sous l'impression du don

d'Intelligence, on est arrivé à ce que les mystiques ont nommé l'oraison de quiétude, l'oraison des goûts divins, comme dit sainte Thérèse. Calme, tranquille, l'âme goûte, pénètre, sous l'inspiration du Saint-Esprit, l'Écriture sainte, l'enseignement de l'Église, le divin bienfait des sacrements.

Cette pénétration a ses degrés marqués d'avance. Dieu rayonne dans les révélations qu'Il nous a faites, particulièrement dans la sainte Écriture. Dans les créatures nous disons qu'Il se reflète comme dans un miroir : nous n'en recevons qu'un rayon réfléchi, et c'est pourquoi nous disons que, de la créature, nous montons à Dieu verticalement. Dans la révélation de Dieu, son Fils nous envoie comme un divin rayon de l'Esprit qui vient trouver directement notre foi pour la vivifier.

Or les objets de la révélation ne sont pas tous disposés sur le même plan, il y en a qui nous instruisent davantage. Par exemple, dans l'Évangile, certaines paraboles nous représentent Dieu sous une forme plus proche de la terre, comme un Père de famille, son royaume comme un festin. Nous n'y voyons pas si clairement Dieu, ses attributs, son amour, que dans le discours sur la montagne où les perfections du Père nous sont directement manifestées. Saint Jean a des paroles, des traits où Notre-Seigneur se manifeste ou manifeste son Père clairement : « Mon Père et moi nous ne sommes qu'un (1). » « Qui me voit voit mon Père (2). » Nous touchons là au mystère de la Divinité et de la Trinité. Qu'on médite attentivement le discours après la Cène, qui est une révélation sur la Trinité, la prière sacerdotale, sa partie la plus sublime, on verra que saint Jean est celui des quatre évangélistes

(1) Jean, x, 30.
(2) Jean, xiv, 9.

qui nous a le mieux dévoilé le secret du divin mystère, celui qui nous fait le plus profondément pénétrer à l'*intérieur* de la foi.

Nous devrions suivre ce sentier de lumière qu'il nous trace, commençant par les expressions qui sont plus à notre portée, pour remonter aux formules plus hautes qui atteignent aux mystères de la divinité. Partant du plan des paraboles, nous nous élèverions, par ce rayonnement gradué, jusqu'à la révélation suprême. C'est ainsi que saint Denys décrivait l'oraison en spirale qui s'attache successivement aux manifestations divines, se haussant aux supérieures pour arriver plus près de Dieu.

Telle est l'oraison selon le don d'Intelligence dans saint Thomas, comme aussi celle des goûts divins dans sainte Thérèse. C'est une voie de plus en plus pénétrante. Attachons-nous à ces leçons du Maître. Vivons-en par la foi sous l'empire d'un cœur surnaturalisé. Nous serons, avec plus de précision, gouvernés par l'Esprit qui nous communiquera, sous une forme expérimentale et cordiale, quelque chose de Lui-même, et, si nous sommes dociles, nous parviendrons aux profondeurs de Dieu.

Usons de notre don d'Intelligence pour nous mettre sous l'inspiration de la Lumière des cœurs ; notre foi ne sera plus chercheuse, agitée, elle sera fixée, contentée, heureuse, tout en restant dans les ombres de la route — parce que, déjà, filtrera pour elle un petit rayon de la gloire qui nous attend.

II. — La Béatitude des Cœurs purs

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu (1). »

La béatitude des cœurs purs est reliée par les maîtres dont nous suivons l'enseignement au don d'Intelligence. On ne voit pas tout de suite ce lien. Pour le saisir, il faut comprendre le sens spécial que revêt ici le mot : *cœur pur*.

I. — Notre cœur

On peut l'entendre de deux façons. D'abord un cœur pur, qui a la vertu de pureté, est celui qui est dégagé des affections violentes, des passions déréglées de l'amour et, par suite, se trouve préparé à mieux recevoir la vérité divine. « Le méchant n'a pas voulu comprendre, de peur d'être obligé de bien faire », dit l'Écriture (2). Il est certain que les affections malsaines ont leur contre-coup sur l'intelligence. On juge selon les dispositions de son cœur, et l'homme charnel n'étant pas attaché aux choses divines, parce qu'il s'est fait un dieu de ses plaisirs, ne peut bien en juger. Ce premier sens est vrai. Mais ce n'est pas à proprement parler le don d'Intelligence qui remédie à ce défaut de pureté; d'après saint Thomas, c'est aux dons affectifs, opérant dans la partie appétitive, principalement au don de Crainte, que ce rôle revient.

(1) Matth., v, 8.
(2) Ps. xxxv, 4.

Quelle est donc la pureté que saint Augustin et saint Thomas entendent ici? Le mot cœur a deux significations. Tantôt il désigne l'affection, la propension aux choses aimables. Tantôt il désigne le fond de notre être : comme on dit le cœur d'un fruit, le cœur de la question. C'est dans ce sens qu'il faut le prendre dans notre texte : le fond de l'âme humaine, sa mentalité profonde, « *mens* », l'esprit, en particulier cette intelligence qui doit mener tout dans l'homme, jusqu'à sa volonté. C'est un paradoxe apparemment, mais en réalité l'intelligence est le cœur de l'homme, c'est-à-dire ce qu'il y a en lui de plus profond. C'est donc en elle qu'il faut chercher cette bienheureuse pureté du cœur, pureté qui fait d'ailleurs, par voie de conséquence, la pureté de la volonté et des affections.

L'intelligence humaine peut n'être pas pure; elle peut être encombrée, obstruée, soit par les *images* venues des sens, soit par l'*erreur*. D'après les Docteurs, ce que produit en nous l'action de l'Esprit d'Intelligence, c'est de nous délivrer des *fantômes d'imagination* que nous mêlons à l'objet de notre foi, dont nous entourons la personne de notre Dieu, et des *erreurs* qui pourraient nous détourner de la véritable doctrine, théoriquement et pratiquement.

II. — La lumière purificatrice

Ce travail de purification se voit en certaines circonstances de l'Évangile. Jésus apparaît à ses disciples, sur le lac de Génésareth (1); ils le prennent d'abord pour un fantôme. Jésus leur dit alors : « C'est moi. » Et Pierre,

(1) Matth., xiv, 22-33.

ému dans son cœur, dit ce mot timide : « Seigneur, *si* c'est vous, ordonnez que j'aille à vous en marchant sur les eaux. » Il n'est pas affirmatif, mais déjà sa première illusion est diminuée; il y a dans ce cri plus d'intelligence que dans la première exclamation : « C'est un fantôme. » Plus tard (1), Jésus se montrera sur le bord du même lac, et aussitôt Jean dira : « C'est le Seigneur. » Voilà l'œuvre du don d'Intelligence. Nous en voyons ici la progression par degrés : *C'est un fantôme... Si c'est vous... Dominus est.* C'est bien l'image de l'action du Saint-Esprit. Par Lui, nous sommes débarrassés de nos idées vagues, mélangées, fausses, sur les choses divines; avec le cœur pur nous les voyons comme elles sont, autant qu'elles peuvent être vues.

Comme vice opposé à l'Intelligence, nous avons l'aveuglement de l'esprit. C'était l'état d'âme des Pharisiens : « Ils ont la tête dure », disait d'eux saint Étienne, des hommes à l'esprit bouché par l'orgueil, aveugles et chefs d'aveugles, parce qu'ils ne voient qu'eux, leur excellence, leur maîtrise sur le peuple. Notre-Seigneur répandait sa doctrine, opérait des miracles, et plus Il s'affirmait, moins ils voulaient voir. Aveuglement volontaire, aveuglement sans remède qui fait un dieu de notre *moi*. De tels cœurs peuvent-ils devenir purs? Nous avons dans l'Écriture des exemples de pareilles conversions. Dieu, dans sa miséricorde et sa toute-puissance, a changé complètement de tels états d'âme. C'est saint Paul, pharisien et fils de pharisien, ne respirant que persécution et qui tout d'un coup s'écriera : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » C'est un miracle, mais qui nous montre en tout son éclat la puissance du don d'Intelligence et

(1) Jean, XXI.

cette bienheureuse pureté de cœur qui succède à l'aveuglement.

A l'action brusque de la lumière opérant par miracle, s'oppose la conversion progressive de la bonne volonté qui cherche à s'instruire et à sortir de son aveuglement. Nous en trouvons aussi des exemples dans l'Évangile.

C'est la démarche si touchante de cet excelleut pharisien, Nicodème (1). Il a été frappé de la doctrine du Maître, jusqu'à vouloir s'en instruire. Il n'est pas très courageux, il va trouver le Sauveur pendant la nuit. Son discours ressemble un peu, dès l'abord, aux paroles captieuses des Pharisiens : « Maître, nous savons que vous êtes un Docteur venu de Dieu, car personne ne pourrait faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. » Il cherche pourtant à sortir de l'aveuglement de sa race. Le Seigneur va l'éclairer, purifier son esprit des grossières pensées qui l'aveuglent : « Si tu ne nais de nouveau, tu ne pourras pas voir le royaume de Dieu. » Nicodème ne comprend pas cette parole, il n'y voit qu'un sens grossier : « Comment un homme qui est déjà vieux peut-il naître? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître de nouveau? » Notre-Seigneur commence à lui révéler le mystère : « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » Il explique comment on peut naître de l'Esprit : « L'Esprit souffle où il veut, on entend sa voix, mais on ne sait d'où il vient ni où il va. Voilà comment tu seras quand tu seras né de l'Esprit. » Nicodème comprend de moins en moins : « Comment cela peut-il se faire? » Notre-Seigneur lui donne de nouvelles explications, et lui dit la grande parole : « Dieu a tellement aimé le monde qu'Il

(1) Jean, III, 1-22.

lui a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » L'Évangile ne dit pas quel fut le résultat de cet entretien, mais nous savons que Nicodème, avec Joseph d'Arimathie, n'a pas consenti à la mort du Sauveur et que l'Église, dans son martyrologe, le compte parmi ses saints...

Au chapitre suivant de même Évangile (1), nous avons un exemple semblable d'inintelligence, accompagnée d'une nuance de malice et de coquetterie, chez la Samaritaine. Le Seigneur est là, assis au bord du puits, et Il lui dit simplement : « Donne-moi à boire. » La Samaritaine lui répond : « Comment donc! Toi qui es Juif, tu me demandes à boire, à moi qui suis Samaritaine? » Jésus insiste : « Si tu savais le don de Dieu, et quel est celui qui te demande à boire, tu lui demanderais toi-même à boire, et il te donnerait de l'eau vive. »

Elle ne veut pas comprendre : « Seigneur, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond; d'où auriez-vous donc cette eau vive? » C'est l'aveuglement de l'esprit qui ne comprend pas et qui, dans une certaine mesure, ne veut pas comprendre. « Êtes-vous plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits? » Jésus lui répond en affirmant sa mission publique, et lui révèle le mystère de la grâce : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante jusqu'à l'éternité. » Elle, alors, raillant sans doute, lui répond : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici puiser. » — « Eh bien! va, lui dit Jésus, appelle ton mari et viens ici. » — « Je n'ai pas de

(1) Jean, IV.

mari. » — « Tu as bien répondu, reprend Jésus, tu as eu cinq maris, et celui que tu as en ce moment n'est pas ton mari; en cela tu as dit vrai. » — « Seigneur, reprit la femme, je vois que vous êtes un prophète. » Et tout de suite, elle pose la question : « Dites-moi, nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous, vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer, qu'en est-il? » — « Femme, crois-moi, répond le Maître, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous adorez ce que vous ne connaissez pas; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Ce sont de tels adorateurs que le Père demande. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » La femme comprend : « Je sais que le Messie vient, et lorsqu'Il sera venu, Il nous instruira de toutes choses. » Elle n'attendait que le mot qui vient : « Je le suis, moi qui te parle. » Elle laisse son urne, et va chercher ses amis : « Venez, leur dit-elle, venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. C'est le Messie. » Elle a l'intelligence enfin purifiée de son erreur, mais quelle admirable patience du Sauveur, pour amener ce cœur à la pleine lumière!

Or l'adorable histoire continue. Il ne faut pas croire que ces choses n'arrivent plus. Elles se renouvellent par la vie de la grâce dans les âmes chrétiennes qui cherchent à approfondir le divin mystère. Un incessant travail de purification s'accomplit dans l'Église, il s'y fait une continuelle montée vers la pure lumière.

Nos esprits sont pareils à des miroirs déformants. Notre intelligence est pourtant faite pour la vérité, mais elle porte en elle la blessure de l'ignorance; elle a une tendance à déformer les objets, surtout quand elle sort

des domaines qui lui sont familiers, et s'introduit dans le monde spirituel, plus encore dans le monde surnaturel. Nous y transportons nos imaginations et notre tournure d'esprit, qui sont la résultante d'idées personnelles et de grossières passions. Des déformations s'ensuivent fatalement, et, si nous y mettons au surplus de la mauvaise volonté, ces déformations peuvent être considérables. L'histoire de la théologie les constate surtout chez les hérétiques.

III. — L'œuvre de purification nécessaire

Parmi les hérésies modernes, nous en remarquons deux qui portent sur la question même de notre vie surnaturelle : le Jansénisme, et le Quiétisme. Ces erreurs nous permettent de préciser encore ce point de doctrine.

Les Jansénistes pouvaient avoir raison de réagir au début contre l'entraînement des mœurs, des désordres de la cour, des scandales des grands. Mais ils se sont fait de Dieu une idée terrible. Ils n'ont vu en Lui que le Juge, restreignant le plus possible le salut qu'Il était venu apporter aux hommes. Ces excès correspondaient à leur tempérament; mais cela aussi venait de ce que, voulant réformer les mœurs, ils s'y étaient attachés comme à une tâche personnelle, y cherchant leur propre gloire. Ils ont ainsi causé en France des ravages qui ont duré jusqu'au milieu du siècle dernier, opprimant, effrayant les consciences et fermant le ciel. Il y eut erreur manifeste dans leur esprit, ils n'eurent pas l'intelligence des enseignements de l'Église. Cette hérésie heureusement est bien morte, mais il en reste pourtant un reflet dans certains esprits. Dans la vie religieuse même, quelques-uns sont

portés à une sévérité opprimante, scrupuleuse. Cette rigueur excessive fait du mal : elle est contraire à la vérité, à la charité. D'autres s'érigent toujours en censeurs et en juges; des supérieurs eux-mêmes, avec d'excellentes intentions, nous montrent sans cesse un Dieu sévère, tandis qu'avant tout Il est le Dieu miséricordieux. Oh! si leur Dieu était vrai...

Le Quiétisme est à l'opposé. Ici, on se perd dans le pur amour, où il n'y a plus de péché. Aimant Dieu avec un amour absolument désintéressé, on renonce à toute espérance, même au ciel, ce serait impureté. On est abandonné, liquéfié : c'est le repos complet en Dieu garanti contre tout retour sur soi-même. Ces hérétiques ne voient en Dieu que la bonté, la douceur, la miséricorde. Ils n'ont pas appris ces choses dans la sainte Écriture. Notre-Seigneur avait le cœur miséricordieux, certes, mais Il a dit aussi : « Veillez, vous ne savez pas l'heure où le Maître viendra (1). » Et Il nous montre les vierges folles mises à la porte du paradis.

Ces erreurs grossières peuvent nous influencer pratiquement, sans que notre intelligence y adhère en doctrine. Il y a parmi les chrétiens, et même parmi les religieux et religieuses, des esprits larges qui sont tentés de se reposer entièrement dans le Seigneur par une fausse quiétude. On peut rencontrer, chez les novices par exemple, cette affectuosité qui est comme la transplantation en la vie surnaturelle de sentiments qu'on ne peut plus éprouver vis-à-vis des créatures. Ils s'enfoncent dans un état d'amour sentimental et cherchent en Dieu sensiblement un ami de cœur; ils voudraient éprouver en cette divine amitié les contentements qu'ils auraient trouvés trop humainement dans le monde, et, transposant leurs

(1) Matth., xxv, 13.

besoins d'affection, ils se reposent mollement dans l'intimité de Jésus présent au Tabernacle; ils en oublient l'austère devoir d'état, ne s'inquiètent pas assez des exigences de la Règle, des obligations précises qu'impose l'amour véritable.

Voilà des erreurs graves, ce qu'on peut entendre par ces fantômes d'imagination, dont il faut purifier notre intelligence, car ils nous privent de cette connaissance profonde, aiguë, de l'enseignement divin qui est la seule vivante et vraie. Un tel aveuglement serait fâcheux pour la foi et fâcheux pour la charité, puisque la foi vraie ne va pas sans la charité vraie. Il serait fâcheux pour les mœurs également, car il conduit les âmes à commettre des péchés qui n'existent pas, à vivre dans le trouble ou même dans le désespoir, ou bien, par un excès contraire, à faire des fautes qu'elles ne croient pas faire, à négliger leur vrai devoir.

Il y a d'autres exemples. Des protestants ont cherché à tout spiritualiser; voulant se dégager de toute idolâtrie, ils n'ont plus rien qui contente le cœur. Leurs temples, surtout les anciens, sont désespérants de froideur; leur Dieu est dur, leur Évangile est sec; rigidement ils inculquent à leurs enfants des principes moraux sans amour; ont-ils du cœur? Ce ne sont pas là les adorateurs en esprit et en vérité que le Père désire.

Et chez nous, ne s'accomplit-il pas une certaine matérialisation religieuse? Que de chrétiens croupissent en des dévotions toutes matérielles! Nous connaissons ces dévotes qui ne peuvent découvrir une confrérie, un scapulaire ou un cordon, entendre parler d'un pèlerinage, sans être impatientes de désir. C'est leur manière d'entendre la religion. Certes, la sainte Église bénit les médailles, approuve les confréries, elle sanctifie ces choses qui ne sont donc pas des fétiches, elle connaît le cœur

humain qui a besoin de s'appuyer sur le concret et de matérialiser toutes choses. Notre-Seigneur n'a-t-il pas lui-même, dans ses paraboles, comme matérialisé sa doctrine, et dans ses sacrements, sa grâce? L'Église approuve donc ces secours extérieurs de la piété, mais ils ne sont pas le fond de la religion. On doit les permettre aux personnes faibles, aux enfants, comme une aide pour les amener à un culte plus intime. Mais il faut voir les préférences de l'Église, la place qu'occupe pour elle la Trinité, avec les *Gloria* qui terminent chaque psaume, avec les vingt-cinq dimanches qui lui sont consacrés, la place qu'elle donne aux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption; il s'agit de mystères, de l'intérieur des mystères, encore qu'elle consente à ériger des crèches, des calvaires ou des statues, afin de satisfaire aux besoins de notre nature humaine composée de corps et d'âme.

Si notre religion se plongeait tout entière dans le matérialisme des signes et des symboles, ce serait inintelligence. Il ne faut donc consentir à ces dévotions que dans la mesure où elles nous servent à trouver Dieu, mais ne faisons pas de la religion une question de dévotions. Ainsi, sur ce terrain encore, nous pouvons avoir des erreurs, des fantômes dans l'esprit, dont il faut nous purifier.

Il y en a d'autres. Saint Pierre ne comprenait pas le mystère de la Croix, et lorsque Notre-Seigneur parle de sa Passion, il cherche à L'en détourner. Le Sauveur est obligé de lui dire : « Va-t'en, Satan, tu ne comprends rien aux choses du royaume de Dieu (1). » Saint Pierre a des imitateurs. Les paroles de l'Écriture nous révèlent la voie douloureuse de la Croix. Il y a des âmes qui n'entendent pas ces paroles, elles veulent les remplacer par d'autres

(1) Marc, VIII, 33.

préceptes où la nature trouve son compte. On voit des âmes religieuses dont les idées ne sont pas en harmonie avec le mystère de la Passion. Cette erreur provient de notre répulsion pour la souffrance, elle est un fruit des pensées et des exemples du monde.

IV. — Le cœur pur

Pour être délivrée de son erreur, pour voir clair, l'âme doit être docile à l'esprit d'Intelligence qui la pousse à se retremper dans le sanctuaire de la charité vraie, à aimer Dieu par-dessus toutes choses, à revenir au don entier d'elle-même pour s'élever ainsi à l'intelligence des vérités de la foi. En sortant de ce sanctuaire de l'amour, de l'union à Dieu, elle n'ira pas seule, l'Esprit d'Amour la suivra et lui donnera une intelligence profonde, expérimentale des vérités de la foi. Il lui montrera combien le Seigneur est miséricordieux et aussi combien Il est juste. Il lui donnera l'attrait de la Croix, mettant en pleine lumière la parole : « Il faut se renoncer, porter sa croix. » Il lui fera voir un Sauveur qui n'est pas seulement humain, mais qui a la majesté de Dieu, car si nous disons : *Cor Jesu bonitatis infinitae*, nous disons aussi : *Cor Jesu majestatis infinitae*.

L'âme, guidée par une intelligence profonde, ira à son salut, non plus avec crainte, mais avec confiance et amour. Quand l'Esprit est là, la charité est éclairée, l'homme est parfait. Quand l'Esprit manque, l'âme est sujette aux erreurs. L'Esprit ne fait pas seulement connaître, Il guide dans la pratique, parce qu'on aime ce qu'on connaît, et comme on connaît. L'âme qui voit par l'Esprit qui aime, est délivrée.

La foi, la foi ferme et sans ombre, est un fruit de l'In-

telligence. Et il n'y a rien de plus précieux que cette foi libérée, pour nous mettre à la hauteur de nos devoirs et des difficultés que nous rencontrons dans leur accomplissement. L'âme éclairée ainsi sur son devoir, consigné dans l'Écriture, dans l'Évangile, comme dans la Règle, ne peut plus arrêter son élan.

Pour atteindre ce sommet, il faut passer par les épreuves de la nuit de l'esprit. Rien n'est dur comme de renoncer à une idée chère, à une image aimée et familière, à une manière de voir à laquelle on a attaché sa personnalité et son orgueil. C'est un effet de l'Intelligence de nous détacher de nos idées personnelles pour pénétrer la parole de Dieu sous toutes ses formes, telle qu'elle est en réalité et non pas telle que nous nous l'imaginons ou que nous voudrions qu'elle soit. Quand cette purification se produit dans une âme, on lui arrache, semble-t-il, son intelligence naturelle, ses habitudes d'esprit, une profonde manière d'être, une part de sa personne, ce qui fait le fond le plus mystérieux du cœur : notre pensée. Quand le Saint-Esprit opère les purifications dans notre intelligence, Il nous fait sentir que ce qui était la lumière de nos yeux n'est plus ; Il nous enlève même ce qui semblait nous élever vers notre Dieu : ces images, ces idées imparfaites qui faisaient corps avec notre foi, mais comme un alliage impur. C'est à cet état que l'on rattache les nuits de l'esprit. Notre esprit, humilié, plongé dans les ténèbres, doit renoncer à ses idées préférées, occasions d'erreurs, à la poursuite des images, pour adhérer à la pure et nue vérité. Le Saint-Esprit, pour nous donner son pur enseignement, nous détache donc de nos idées personnelles sur la doctrine, sur la dévotion, sur l'obéissance, idées qui viennent souvent d'un fond d'amour-propre, du tempérament, des passions. Il nous semble alors qu'on nous enlève la lumière de nos yeux.

Mais ceux qui ont le courage de faire ce dépouillement ont le cœur pur, leur esprit est dégagé des imaginations fausses, des erreurs de l'amour-propre. Ils contemplent le vrai Dieu, ils s'élèvent aux sommets de la foi par une vue plus pénétrante. Ils adorent le Seigneur en esprit, dès maintenant, dans une expérience savoureuse, et dans ce goût de Dieu ils ont de Lui une intelligence plus pénétrante. C'est le prélude de la lumière de gloire et de la vision divine. Le don d'Intelligence n'est pas d'ailleurs absent de cette vision. Il donne à l'âme du bienheureux une pénétration plus profonde, plus intime des mystères de Dieu contemplés dans l'Essence divine. Le Saint-Esprit continuera dans le ciel à purifier cette intelligence béatifiée, non plus de l'erreur ou des images, mais de l'ignorance, « *a nescientia* ». Il contribue à le faire entrer plus avant dans l'Essence divine, dans ce Verbe qui sera la récompense et la gloire des élus.

fr. AMBROISE GARDEIL, O. P.

La dévotion à la sainte Trinité demeurant dans notre âme

« Dévotion vient de dévouer, écrit saint Thomas. Aussi l'on appelle dévots ceux qui, en quelque sorte, vouent à Dieu leur propre personne en un assujettissement total (1). »

Au premier Être infiniment parfait, à notre Créateur et notre Maître qui par un amour tout gratuit nous a tiré du néant et pourvoit à l'entretien de toute notre existence, cette dévotion n'est-elle pas due ? Spontanément une âme bien née veut reconnaître par ses hommages et ses services une telle excellence et de tels bienfaits. Puisque tout lui vient de Dieu, elle met tout à sa disposition. Que Dieu n'ait besoin de rien, étant en lui-même très parfait, peu importe. Cette attitude, il nous convient de la prendre devant lui. Et d'ailleurs il y a les intérêts de sa gloire à travers les créatures auxquels nous pouvons être utiles.

« On voit par là ce qu'est la dévotion, continue saint Thomas. Rien autre qu'une volonté de se livrer promptement à ce qui concerne le service de Dieu. » C'est par la volonté que l'homme se possède tout entier et peut se donner. La dévotion est donc affaire de volonté. Par elle nous voulons nous consacrer tout à l'honneur divin. C'est

(1) IIª IIæ, qu. 82, a. 1. — Cf. la traduction et le commentaire du traité de la Religion, par le R. P. Mennessier, O. P.

ainsi que notre religion commence à se manifester. Et c'est là l'hommage fondamental qui entraînera tous les autres. Par cette décision volontaire, tout mon être est offert par avance et toutes mes actions se dérouleront en hommage devant le divin Maître.

Je suis prêt à tout pour lui. De par l'impulsion de ma volonté dévote, qui est en moi comme un ressort intérieur, je me sens poussé à chercher ce qui pourra lui être bon, et je m'épanouis quand je peux faire quelque chose pour lui.

Un empressement de mon âme autour de Dieu, voilà en définitive ce qui caractérise la dévotion.

La charité est à la source de cet état d'âme. Et notre dévotion est d'autant plus vive que notre charité est plus fervente. Un grand amour de dilection monte du fond de notre cœur vers le Dieu, aimé par-dessus tout, que nous avons le bonheur de posséder en nous. Et, sous l'influence de cet amour, nous nous multiplions pour lui donner des marques d'honneur, pour nous mettre à ses ordres. Tel le serviteur dont le maître a fait son ami, chez qui il a daigné humblement faire un séjour. Le serviteur n'en est que plus attentif et dévoué à son maître, toujours disponible pour lui : ainsi, les yeux fixés sur le Seigneur pour deviner ce qui pourrait lui agréer, l'âme aimante s'offre à lui sans cesse et tout entière, avec respect, pour le servir.

*
* *

Ce Dieu, objet de notre dévotion, n'est pas un être abstrait. On ne s'empresse pas autour d'une abstraction. C'est *quelqu'un*, un être *personnellement vivant* au centre de notre âme.

Oui, bien vivant ; mais c'est au nombre de trois qu'il vit personnellement. En considérant Dieu comme une

seule personne, ainsi qu'on le fait souvent, on reste irréel.

Les Juifs, dont la foi, encore mal éclairée, ne voyait Dieu que très imparfaitement, pouvaient s'en tenir à cette conception. Ils ne savaient pas distinguer la Trinité dans laquelle s'épanouit la nature divine. Mais à nous qui en avons eu révélation, il n'est pas permis de rétrograder et de réabsorber les trois personnes dans je ne sais quel bloc confus où la Trinité disparaît.

Que les philosophes construisent une théodicée à l'aide des seules lumières de la raison, qu'ils démontrent l'existence d'un Dieu unique et ses attributs essentiels, sans faire allusion à ces trois personnes dont notre esprit ne saurait de lui-même soupçonner la vie, ils sont dans leur rôle. La méthode l'exige. Et, de même, ils peuvent établir rationnellement, par rapport à ce Dieu, toute une théorie de la religion naturelle.

Des penseurs chrétiens le peuvent aussi. Mais en dehors de la philosophie, qui les oblige à ces courtes vues et à ce silence, il faut que leur esprit se mette au large et regarde Dieu dans la lumière de la foi. Il faut surtout que les prêtres, chargés d'enseigner le peuple chrétien, se gardent bien de parler de Dieu à la manière des simples philosophes, sans tenir compte des trois personnes. Il faut que l'âme religieuse, qui se met en présence de Dieu, envisage avec amour cette Trinité très sainte qu'elle a le bonheur de connaître, et lui témoigne son affection.

Le vénéré cardinal Mercier disait à ses prêtres :

> Ce mystère de la Trinité, fait-il l'objet préféré de vos oraisons, le fond de votre vie, la préoccupation dominante de votre enseignement ?... Vous parlez de Dieu; mais c'est l'Être suprême, son infinie Majesté, sa Providence, sa Sainteté, sa Justice, sa Miséricorde, que vous faites adorer : le Dieu de la raison humaine, de la philosophie, devant lequel J.-J. Rousseau, Victor Cousin, J. Simon, s'inclinaient avec respect. Mais le Dieu de notre foi révélée : la fécondité

interne de la divinité, les processions divines, la mission du Christ par son Père, la mission invisible du Saint-Esprit par le Père et le Fils dans les âmes ; les attributs caractéristiques de chauune des trois personnes divines, leur contribution respective à la réalisation du plan surnaturel ; l'habitation de la très sainte Trinité en nous et notre union à elle par la grâce sanctifiante, quand et avec quelle précision et quelle chaleur en parlez-vous en chaire, au catéchisme, dans vos directions spirituelles ? (1)

Qu'on se rappelle comment parlait Notre-Seigneur, non pas de Dieu seulement, mais du Père, du Fils, de l'Esprit-Saint. Qu'on lise et médite son Sermon sur la montagne et surtout ses entretiens après la Cène. C'est là qu'il donne le ton à ses ministres. Demandons-lui également une leçon de prière. Quand il priait, il se plaçait en face de son Père, et il apprenait à ses disciples à dire : Notre Père ! Ce n'est pas dans une vague Providence qu'un chrétien met sa confiance. « Votre Père, disait le Maître, sait de quoi vous avez besoin... Je ne vous laisserai pas orphelin, je reviendrai... Je vous enverrai encore un autre Consolateur, le Saint-Esprit, qui vous conduira dans la vérité. »

Et saint Paul, comme ses lettres portent le sceau de la Trinité ! Ses moindres conseils en sont marqués. Recommande-t-il la pureté par exemple ? Il ne s'arrête pas à des considérations morales, il ne se contente pas d'en appeler au précepte de Dieu : « Ne savez-vous pas, dit-il, que vos corps sont les membres du Christ, qu'ils sont les temples du Saint-Esprit ? (2) »

C'est donc au Père, au Fils, et à l'Esprit-Saint, demeurant dans notre temple intérieur, que s'adressera cette dévotion dont nous avons parlé.

(1) Cardinal Mercier, *La vie intérieure*, pp. 309, 459.
(2) I Cor., VI, 15, 19.

*
* *

Sans doute le même motif inspire les hommages rendus aux trois personnes et à chacune d'elles. C'est l'excellence de l'Être divin qui leur est commun, ainsi que la création et la providence dont nous leur sommes redevables. Pour tirer le monde du néant, pour le gouverner, pour sanctifier nos âmes, elles interviennent ensemble et comme un principe unique. Mais toutes trois en sont également responsables, et à toutes trois nous nous devons tout entier (1).

En les distinguant, nous ne les séparons pas. A l'ordinaire nous les considérons ensemble et les adorons toutes à la fois d'un même mouvement de notre âme. Abraham a parfaitement figuré cette adoration, lorsqu'il vit les trois anges qui représentaient le Seigneur et qu'il leur rendit un hommage unique. Mais on pourrait aussi (et ce fut un temps l'usage) faire une triple génuflexion en invoquant tour à tour les trois personnes divines (2).

Il est d'ailleurs permis, suivant les règles de l'appropriation, d'attribuer plus spécialement à telle ou telle personne une perfection ou une œuvre qui est en réalité le fait des trois. Cette attribution aura l'avantage de stimuler notre dévotion à leur endroit et de mettre de la variété et plus de vie dans notre hommage. Sœur Élisabeth nous en offre un beau modèle dans sa célèbre élévation à la sainte Trinité :

> O Verbe éternel, parole de mon Dieu, je veux passer ma vie à vous écouter, je veux me faire tout enseignable afin d'apprendre tout de vous; puis, à travers toutes les nuits, tous les vides, toutes les impuissances, je veux vous fixer

(1) II* II**, qu. 81, a. 3, ad 1.
(2) II* II**, qu. 84, a. 1, ad 3.

toujours et demeurer sous votre grande lumière ; ô mon astre aimé, fascinez-moi pour que je ne puisse plus sortir de votre rayonnement.

O Feu consumant, Esprit d'amour, survenez en moi, afin qu'il se fasse en mon âme comme une incarnation du Verbe ; que je lui sois une humanité de surcroît, en laquelle il renouvelle son mystère, et vous, ô Père, penchez-vous vers votre pauvre petite créature, ne voyez en elle que le Bien-Aimé en lequel vous avez mis toutes vos complaisances.

O mes Trois, mon tout, ma béatitude, Solitude infinie, Immensité où je me perds, je me livre à vous comme une proie, ensevelissez-vous en moi pour que je m'ensevelisse en vous, en attendant d'aller contempler en votre lumière l'abîme de vos grandeurs.

La sainte Église a établi, tardivement d'ailleurs, une fête de la très sainte Trinité, mais il existe de nombreuses fêtes où l'on célèbre le Fils comme à part des autres personnes.

Huit jours sont consacrés à l'Esprit-Saint qui se manifesta le matin de la Pentecôte. Descendu visiblement ce jour-là, il n'est pas retourné au ciel visiblement comme le Fils. Cela signifie qu'il demeure, plus spécialement, toujours avec nous, ainsi que Jésus l'avait promis en son discours d'adieu. Aussi tous les dimanches jusqu'à la fin de l'année liturgique sont des dimanches « après la Pentecôte », particulièrement consacrés à honorer l'Esprit-Saint et les chefs-d'œuvre de sainteté dont il est l'auteur.

Quant au Père qui semble n'avoir pas de fête à lui, on le célèbre tout le long de l'année. Et comme Notre-Seigneur ramenait tout à lui, c'est à lui que toutes les oraisons liturgiques sont adressées, à lui que le sacrifie de la messe chaque jour est offert :

Recevez, Père saint, cette hostie... Il est digne et juste, équitable et salutaire, de vous rendre grâces en tout temps

et en tout lieu, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par Jésus-Christ, Notre-Seigneur... Par lui, avec lui, en lui, est à vous, Père tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire dans tous les siècles des siècles.

Au surplus, le temps de l'Avent, pendant lequel l'Église prie Dieu de nous envoyer son Fils, est singulièrement adapté à célébrer le Père, comme de Noël à l'Ascension on s'attache au Fils, et le reste du temps au Saint-Esprit.

Envers le Père principalement notre cœur d'enfant saura exprimer son amour avec un grand respect. C'est la personne vénérable entre toutes, *Patrem immensae majestatis, Patrem omnipotentem.* Mais ce respect, qui s'insinuera dans toute notre dévotion comme un préservatif, n'entrave pas la tendresse filiale, si nous songeons que ce divin Père révèle sa toute-puissance surtout dans le pardon et la miséricorde : *Deus qui potentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas... Pater piissime,* Père très doux...

Comme pour garder notre âme d'une crainte excessive à l'endroit du Père, Notre-Seigneur déclare que c'est lui, le Fils de l'homme, qui a reçu toute-puissance pour juger les vivants et les morts, et séparer, à la fin du monde, les bons et les méchants. Son Père ne juge personne. On dirait qu'il n'est pour rien dans la condamnation des réprouvés. Pour les élus seulement Jésus parle de lui en disant : « Venez, les bénis de mon Père. »

La dévotion à Dieu le Père est donc en définitive toute pénétrée de tendresse filiale. On s'empresse autour de lui comme un enfant autour d'un père, le plus père de tous les pères, la plénitude de la bonté paternelle.

Et le Fils, c'est le Frère aîné, celui qui est parfaitement ce que le jeune frère voudrait devenir, que l'on

regarde avec admiration, que l'on écoute pour apprendre ce qu'il faut savoir, que l'on s'efforce d'imiter en tout. C'est l'Époux aussi, et, à ce titre, il a droit à un service tout affectueux de la part des âmes qui lui sont si intimement associées. Enfin c'est le chef avec qui nous faisons corps.

Pour le Saint-Esprit qui répand l'amour dans notre cœur, qui nous unit au Fils, notre Frère et notre Époux, qui est l'âme de ce corps mystique que nous formons avec notre chef, notre dévotion prendra surtout la forme d'une docilité vraiment cordiale à la moindre inspiration qui émane de lui.

*
* *

L'Esprit-Saint est en nous avec le Fils et le Père, il est à la source même de notre vie pour nous vivifier surnaturellement. C'est de là que partent et se répandent en nous les effluves de la grâce. Il importe de se rappeler aussi que l'endroit choisi pour exercer notre culte envers la très sainte Trinité est ce temple intérieur qui lui fut dédié au jour du baptême et où elle fait sa demeure. Sœur Élisabeth de la Trinité, notre aimable modèle, qui s'appliquait tous les jours à cette dévotion, voyait en chaque dimanche une fête de la sainte Trinité, et psalmodiait alors avec délices le symbole de saint Athanase ; mais, quand arrivait chaque année la solennité même de la sainte Trinité, elle se recueillait plus profondément encore, car « c'était toujours au centre d'elle-même que se faisait la rencontre et qu'elle adorait le mystère (1) ».

Au ciel, je le crois, écrivait-elle avant de mourir, ma mis-

(1) *Souvenirs*, p. 135.

sion sera d'attirer les âmes dans le recueillement intérieur (1).

Et elle faisait ce testament pour une amie :

Je vous laisse ma foi en la présence de Dieu, du Dieu tout amour habitant en nos âmes. Je vous le confie : c'est cette intimité avec lui au-dedans qui a été le beau soleil irradiant ma vie et déjà faisant d'elle comme un ciel anticipé (2).

On aura de la dévotion à d'autres mystères et spécialement à ceux du Verbe incarné, à d'autres personnes que celles de la sainte Trinité, et notamment à la bienheureuse Vierge Marie et à des saints qui nous sont chers, à d'autres lieux, comme le tabernacle de l'Eucharistie, le mont du Calvaire, la grotte de Lourdes, quelque sanctuaire traditionnel, mais à la très sainte Trinité qui demeure en nous revient la prééminence. A ces augustes personnes, les saints, la Vierge et l'Eucharistie nous conduisent. A ce recueillement intérieur doit nous acheminer tout autre pèlerinage.

Donc pas n'est besoin de courir bien loin, ni de passer les mers. Il suffit de fermer ses sens aux bruits du monde et de descendre en soi-même d'un simple mouvement de la pensée et du cœur. Et c'est ainsi que nous atteignons notre fin, puisque nous sommes créés pour connaître la connaissance et pour aimer l'amour que les trois adorables personnes se portent éternellement.

Passe-Prest.

fr. F.-D. Joret, O. P.

(1) *Souvenirs*, p. 228.
(2) *Ibid.*, p. 233.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Une sainte ouvrière

Ange de l'Eucharistie

1891-1922

On peut écrire l'histoire des formules du dogme de l'Eucharistie, on peut aussi étudier ce dogme en analysant les notions qui l'expriment et en déduisant les conclusions qu'il contient virtuellement. Mais tout ce travail fort utile en soi peut se faire, hélas! sans que celui qui le fait grandisse notablement dans la foi, sans que cette vertu infuse augmente beaucoup en lui, sans que l'esprit de foi influe profondément sur toute sa vie.

Au contraire, il se trouve des âmes qui n'ont jamais fait l'étude historique et critique des textes de l'Écriture et de la Tradition relatifs à l'Eucharistie, qui n'ont jamais pensé à l'analyse conceptuelle de ce dogme, ni à la déduction des conclusions relatives à la présence réelle, à la transsubstantiation, aux accidents eucharistiques, et qui ont une foi des plus profondes à l'Eucharistie, au point d'en vivre constamment. En ces âmes la vertu infuse de foi et les dons d'intelligence et de sagesse augmentent chaque jour et beaucoup avec l'amour de Dieu. Elles vivent assez de l'Eucharistie pour que cette vie devienne très rayonnante et éclaire beaucoup d'autres âmes.

Les techniciens considèrent parfois la simplicité de ces âmes contemplatives et l'esquisse qu'on fait de leur vie comme inférieures à la savante complexité de leurs recherches. Ils confondent quelquefois la simplicité éminente de la contemplation avec la simplification du vulgarisateur, alors que pourtant la première est supérieure à leur science, tandis que la seconde lui est inférieure. Il y aurait tout un livre à écrire sur ce sujet : *vulgarisateurs, techniciens et contemplatifs*. Que serait une société où ces derniers auraient complètement disparu ? Dans une étude de ce genre, il conviendrait de rappeler que saint Thomas, qui ne fut jamais un vulgarisateur, s'éleva de la complexité savante des *Questions disputées* à la simplicité supérieure des plus beaux articles de la *Somme théologique* et finalement à la contemplation éminente qui ne lui permettait plus de dicter la fin de ce chef-d'œuvre, parce qu'il ne pouvait plus descendre à la complexité des diverses parties d'une question et d'un article.

Les âmes contemplatives dont nous voulons parler ici suivent *la voie d'enfance spirituelle*. L'enfant généralement est simple, il a conscience de sa faiblesse, de sa dépendance à l'égard de son père et de sa mère, il croit spontanément ce qu'ils lui disent, il a confiance en eux, il les aime. Cela le dispose, si on l'élève chrétiennement, à la pratique de l'humilité et des vertus théologales ; il croit facilement en Dieu, il espère en Lui, il L'aime. Et c'est pourquoi Notre-Seigneur dit aux Apôtres, qui avaient discuté entre eux *qui était le plus grand* : « *Je vous le dis, en vérité, si vous ne vous convertissez pas et ne devenez pas comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* (1) », c'est-à-dire, dans l'intimité du royaume, car ils étaient déjà en état de grâce.

Lorsque l'on cesse d'être enfant, il n'est pas rare qu'on veuille montrer qu'on n'est pas un naïf, et que, au lieu de s'élever vers la vraie sagesse, on cherche à faire le ma-

(1) *Matth.*, XVIII, 3.

lin, ce qui conduit à la sottise spirituelle. Alors, s'il est encore question de vertus, on donnera quelque attention aux *vertus humaines*, de prudence, de justice, de force ; mais on vivra de moins en moins peut-être des *vertus théologales*, on perdra la spontanéité de la foi, de la confiance et de l'amour de Dieu, qui ne sera nullement remplacée par la technicité des recherches même religieuses, auxquelles on pourra se livrer. En suivant ce chemin on court risque d'avoir une vie stérile, et de faire plus de mal que de bien.

C'est l'inverse que nous voyons en certaines vies fort simples, mais très hautes, qui rappellent à des degrés divers celle des premiers chrétiens. Nous en trouvons un exemple dans la vie d'une humble savoisienne, Jeanne-Marie Favre, de la Société des Filles de saint François de Sales, née en 1891 et morte à l'âge de trente et un ans (1).

Cette jeune fille fut spécialement aimée de Dieu, elle répondit à cet amour; elle vécut sur la croix en esprit de réparation, pour être apôtre, pour gagner des âmes à Notre-Seigneur. Et de fait elle attire vers l'Eucharistie qu'elle a tant aimée.

Elle naquit à Rumilly, verdoyante vallée de la Haute-Savoie, dans un humble foyer de tisserand. Elle perdit son père de très bonne heure ; la vie devint laborieuse, l'enfant commença bientôt à souffrir. Comment put-elle germer, grandir, s'épanouir? Mystère de prédilection divine! Elle aimait le bon Dieu. « *Toute petite*, écrira-t-elle un jour, *j'aimais beaucoup à penser à la Passion du Maître, et je pleurais souvent en lisant attentivement les stations douloureuses.* »

Notre-Seigneur lui fit comprendre qu'il voulait régner

(1) *Ange de l'Eucharistie, Jeanne-Marie Favre* (1891-1922), par MYRIAM DE G. Ouvrage honoré d'une lettre de S. Em. le Cardinal Gasparri, Secrétaire d'État, et d'une préface du Cardinal Mercier. In-12, 200 p., 10 illustrations, 10e mille. Desclée de Brouwer, 76 *bis*, rue des Saints-Pères, Paris-VIIe ; 7 fr. 50. La traduction italienne paraîtra prochainement.

en son âme; il l'inclina à faire passer la piété avant tout et lui donna très tôt l'attrait du silence, de la prière, de la communion fréquente.

Énergique — la force était le trait saillant de son caractère —, vive, prompte, l'esprit et les yeux grand ouverts, cette enfant aimait beaucoup l'étude; mais elle dut devenir une professionnelle de l'aiguille. Modeste ouvrière, mais très supérieure par sa docilité au Saint-Esprit, fidèle disciple du Maître intérieur.

Sous l'influence de la tuberculose pulmonaire, elle perdit peu à peu ses forces, et dut à deux reprises aller au sanatorium d'Hauteville. État pénible et sanctifiant. A vingt ans passés, après avoir peut-être entrevu les amours humaines, Jeanne lève les yeux vers le ciel, et Dieu, qui se penche sur son âme, la captive et l'appelle. Elle lit la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et pense au Carmel, pour sauver des âmes :

> Vous m'avez bien donné votre part d'amour, ô mon Dieu ! s'écrie-t-elle. Maintenant, donnez-moi encore d'être aussi généreuse que vous. ... *Rien sur la terre ne peut contenter mes désirs... Il me faut Jésus et Jésus seul !...* Qu'ai-je à craindre ? Je vois partout rayonner l'Amour. Et je murmure : A moi le pain du saint ciboire, à moi les trésors de la Croix ! (pp. 42 sq.)

La fille du tisserand est sur la voie royale, où elle marchera d'un pas toujours plus rapide : elle a trouvé *la perle précieuse* dont parle l'Évangile; le reste n'a plus de valeur à ses yeux.

Pour satisfaire ses exigences de vie intérieure, elle se jette dans *l'oubli de soi*, se délasse d'un effort par celui qui suit. Se préparant par exemple à entendre la sainte messe, elle s'agenouille un peu brusquement sur un banc peu commode, elle a l'impression qu'il lui entre dans les genoux; le premier mouvement est de changer de place, mais elle est arrêtée par cette pensée : *C'est au sacrifice de la Croix que tu viens assister, et tu ne peux souffrir cela pour moi?* Elle comprend que c'est le propre des

âmes sans amour de vouloir être à l'aise partout, même dans le service de Dieu :

> Contempler Jésus en croix, écrit-elle, mais ne pas porter sa croix, ne pas vouloir se piquer aux épines de sa douloureuse couronne,... voilà bien encore qui est du domaine de la nature et non du véritable amour... Depuis, je n'ai plus cherché à être à l'aise à l'église. J'ai même pensé que je pouvais bien rester à genoux durant les trop courts instants de cette chère messe. A genoux devant Celui qui pour racheter mon âme n'a pas trouvé *trop dur* d'être cloué sur une croix !... Ah ! comme je lui demande aujourd'hui de m'y attacher et *de faire, de sa pauvre petite créature, une crucifiée à son image.* (pp. 47 sq.)

Elle prie avec un grand recueillement, comme repliée sous une main invisible qui la tient attentive à Dieu présent en nous :

> Il me semble, dit-elle, que les âmes qui souffrent sont en contact plus profond avec Dieu. Priez, ajoutait-elle à une amie, priez *afin que jamais je ne perde la moindre occasion de souffrir...* (p. 51)

*
* *

L'humble ouvrière devient de plus en plus une âme intérieure; elle a besoin de se taire; en se rappelant que nous sommes le temple du Saint-Esprit, elle dit : « Couvrons le calice de nos âmes, comme le prêtre couvre le Saint-Sacrement. » — On sent en elle de plus en plus une sainte énergie :

> *Flatter le corps, c'est amollir l'âme... et la mollesse m'est odieuse.*

Elle est si opposée à l'activité spirituelle !

> *Donc retrancher, détruire tout ce qui paralyse l'esprit...* Oh ! Seigneur, taillez en moi, taillez encore ; la pierre est

dure et les éclats s'en vont petits, mais je vous aiderai, comme vous m'aiderez...

On ne devient pas un saint Pierre, un saint Jean ou une sainte Thérèse, rien que pour avoir senti son cœur s'éprendre de la perfection. J'en fais l'expérience, aussi *je travaille à tremper ma volonté. Jésus a présenté cette volonté au feu de l'épreuve*, et si la résistance n'a pas été merveilleuse, croyez que *la leçon a été comprise*. Le courage a grandi, malgré la blessure.

* * *

Un grand désir envahit alors son âme : elle voudrait mourir pour *donner ici-bas sa place à un prêtre*. Depuis la guerre surtout tant de « moissonneurs » sont remontés vers le Père, et les campagnes sont déjà assez blanches pour être moissonnées...

Pour un soldat, mourir pour sa patrie, voilà son ambition. Pour une âme, soldat du Christ, une âme, victime d'amour, *mourir pour l'Église*, pour faire germer un prêtre ; ... *mourir pour donner la vie aux âmes*, voilà une autre ambition... Être carmélite pour les prêtres, oh ! quand sera-ce ? — Mourir de soif doit être atroce, mais *mourir de la soif des âmes* doit être inexprimable ! (pp. 53 sq.)

Humble de cœur et grande d'esprit, la pauvre ouvrière comprenait l'ingénieux calcul des apôtres : se priver pour ceux qui jouissent, se donner pour ceux qui se réservent.

Elle souffre beaucoup intérieurement de la nuit et du froid :

Je fais un peu le carême du cœur... Jésus est silencieux..., il fait froid... Ma foi est mon soleil.

Elle souffre de ses infidélités passées, mais

Jésus, dit-elle, m'a tout pardonné à cause de mon amour.

Elle souffre de ses désirs, de ses efforts, de ses tentations décourageantes :

> Lorsque le démon cherche encore à me tendre des pièges ou à faire pénétrer dans mon âme ses mesquineries, la « voix » suave qui ne trompe jamais répète toujours au plus profond de mon cœur : « *N'aie jamais en vue que mon amour.* »

Elle est seule, elle est malade et prévoit dès lors qu'elle n'ira jamais au Carmel. Tantôt plus alerte, tantôt plus souffrante, les rechutes exercent sa patience. Mais le sacrifice de sa vocation ensanglante son cœur.

Dans les périodes de repos forcé, la privation de la messe, de la communion sacramentelle, la meurtrit profondément. Pour l'aider, elle reçut du Seigneur un directeur tout à Dieu et aux âmes, qui sut l'attirer par la vérité et la conduire fermement. Elle apprécia beaucoup cette grâce.

> Qu'est-ce que je fais sur la terre ? se demande-t-elle. *Je passe.* Lorsque j'aurai disparu, rien ne rappellera mon passage. L'oiseau qui traverse l'air ne laisse aucune trace. Mon ambition ne consiste pas à laisser quelques souvenirs de ma courte existence. Elle se concentre toute sur l'unique objet de mon amour : Dieu, Dieu ! Ma fin ! Ma fin, c'est la rencontre avec l'Éternel. Et pour que je le possède un jour dans toute sa plénitude, il importe que *je passe bien* en ce monde... *O Jésus ! ne me permettez pas d'infidélités.* (pp. 60 sq.)

*
* *

Un jour, prise plus fortement par l'amour du bon Dieu, un clou rougi au feu faisant l'office de plume, elle tenta d'écrire sur son cœur le seul nom qu'elle aimait : *Jésus.*

Malgré ses poumons perdus, son immense lassitude, son travail quotidien et les privations, Jeanne-Marie est toujours gracieuse, complaisante, « toute à tous ». L'ai-

sance a fui du logis, mais la jeune fille ne diminue cependant pas, pour le travail, le temps de la prière : elle prie souvent les bras en croix jusqu'à dix ou onze heures du soir; elle se lève à cinq heures pour venir à la messe.

Comment le Seigneur ne répondrait-il pas abondamment à une telle générosité?

Mon Dieu ! je vous remercie de me découvrir les splendeurs du divin Sacrifice... de me nourrir à chaque aurore du *Pain*, que les purs esprits contemplent et adorent... Je vous remercie encore des larmes d'amour, que vous m'accordez quelquefois après la sainte communion, des colloques intimes pendant lesquels vous me faites sentir votre divine présence, des douces consolations — avant-goût des joies éternelles —, des désirs purs et ardents dont vous m'embrasez parfois.

Si peu habituée que soit mon âme à l'adoration silencieuse, *cette grâce qui me visite quelquefois*, lorsque je me tiens immobile devant le tabernacle, *cette impression tout intime de la présence de Dieu*, cette douceur surnaturelle qui va jusqu'aux larmes, n'est-ce pas la vie du Maître?... N'est-ce pas la certitude de sa présence toute cachée et cependant toute visible? — Mais l'âme ne doit pas trop s'appuyer sur ces consolations sensibles. — Mon Jésus, je vous remercie aussi de *dormir* souvent dans mon cœur, sans que rien ne tressaille, *comme si vous m'aviez abandonnée*. Oh ! oui, mon Bien-Aimé, prenez ainsi votre repos. N'avez-vous pas assez d'amis en qui vous devez répandre constamment des consolations sensibles?... O mon Dieu ! donnez-moi l'activité des saints, le zèle des apôtres, la générosité des martyrs. *Ils ont aimé* : toute leur science et toute leur force est là. (p. 97)

*
* *

Le saint sacrifice est sa grande force :

La messe, c'est mon Dieu qui s'immole ; je ne puis me passer de cet acte d'amour, je ne peux vivre sans pain... *Si j'étais prêtre, célébrer les saints mystères serait pour*

moi une joie au dessus de toutes les joies. Ma grande joie est de servir — en esprit — le prêtre qui officie.

Notre-Seigneur lui a suggéré d'être « *l'ange de l'Eucharistie...*, par la conformité à sa vie, à ses souffrances, en entourant constamment le tabernacle, qu'elle soit à l'église ou dans sa modeste demeure.

Dans son adoration, elle aime à dire : « *O Jésus ! je vous supplie de me rendre amer tout ce qui n'est pas Vous, et de ne m'épargner aucune souffrance capable de me rapprocher de votre cœur.* Je ne choisis pas ma croix. » Elle ne laisse pas perdre les contrariétés qui se présentent.

Elle prie encore :

Jésus, fais-moi aimer la Croix d'un véritable amour, parce qu'elle a été le cher instrument de ta douloureuse Passion. Je veux aimer ta Croix arrosée de ton sang. Je veux aimer ta Croix, qui s'est dressée au sommet du Calvaire pour embrasser le monde... Je veux mourir sur ta Croix, près de Toi. Il faut le faire briller partout sur moi, sur mon corps, dans mon cœur, dans ma vie entière, *le signe de la croix.* Alors quand je paraîtrai devant Toi, crucifiée, quelle sera grande ta joie, ô mon Jésus !... et c'est à ton Amour que je devrai ce bonheur, à la grâce que tu m'as accordée de comprendre et d'accepter... (pp. 74-75)

*
* *

Beaucoup plus malade, privée alors de sa messe, et de la communion quotidienne, elle demande au Seigneur de faire de son âme *une hostie*, qui ne le quitte jamais, et qui demeure dans son amour. Elle communie spirituellement en disant : « *Jésus, je voudrais le recevoir et le fêter, comme jamais Il n'a été reçu et fêté.* Communier, c'est recevoir Jésus et en retour se donner à Lui. Communier, c'est épouser le Christ, sa vie et ses souffrances. »

C'est ainsi que, même retenue au logis, elle reste en adoration comme un ange auprès du tabernacle.

En 1918, elle reçut avec grande joie cette courte prière : « *O Père, je ne suis rien, mais voici Jésus-Christ !* » Elle l'explique ainsi :

> Pour être dignes de Dieu, la demande, la louange et l'offrande doivent être faites par Celui qui est la perfection même. Or je dis : *O Père, je ne suis rien...*, aussitôt je disparais. Je dois disparaître sous l'envahissement de Celui qui est, le laissant se substituer à moi pour employer les termes d'Élisabeth (Sœur Élisabeth de la Sainte-Trinité) ; donc Jeanne n'est plus; d'ailleurs, hélas ! que pourrait-elle offrir ?
>
> ... *Mais voici Jésus-Christ !* Et le Christ apparaît ; Il doit apparaître, non pas défiguré à cause de ma présence ;... il faut que j'aie disparu en Lui..., de telle sorte qu'Il soit bien Jésus-Christ seul, Jésus-Christ qui s'offre à son Père. — *Comme il est impossible de distinguer dans le calice l'eau et le vin mélangés, ainsi je dois être perdue en Dieu...* L'eau n'a pas de saveur, elle prend celle du vin ; elle n'a pas de couleur, elle prend encore celle du vin. De même, mon âme unie intimement à son Dieu ne doit plus exister en quelque sorte. C'est Jésus, demande vivante, prière, offrande, louange, seules capables de plaire au Dieu trois fois saint.
>
> Oh ! oui, qu'elle est belle cette prière ! Je la fais de tout mon cœur, afin que toujours mieux j'avance vers le Calvaire.

Voilà bien chez l'humble ouvrière, comme chez ses modèles, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et Élisabeth de la Sainte-Trinité, voilà bien, sans extase ni révélations extraordinaires, *la contemplation infuse du mystère de la messe*, contemplation qui est bien dans la voie normale de la sainteté, et qui n'est autre que *le grand esprit de foi* auquel nous devons aspirer tous, pour que chacune de nos communions soit, comme elle devrait l'être, substantiellement plus fervente que la précédente. Voilà ce qui fait comprendre qu'une communion très fervente vaut plus que des centaines de communions tièdes. Demander humblement et avec confiance cette contempla-

tion de l'Eucharistie, c'est demander que la simplicité supérieure s'établisse enfin en nous, *c'est demander que tombe le bandeau d'orgueil* et d'amour-propre qui voile encore plus ou moins le regard de notre esprit ; il n'y a certes là aucune présomption; et *ce bandeau n'est tout à fait enlevé que par la grâce de la contemplation des grands mystères du salut,* par la foi pénétrante et savoureuse à l'Amour infini de Dieu pour nous, à son Amour miséricordieux qui s'est penché sur notre misère.

« *O Liebe, o unendliche Liebe Gottes !...* dit une belle prière allemande. O Amour! ô Amour infini de Dieu pour nous », voilà l'objet de la contemplation constante de l'ange de l'Eucharistie.

*
* *

Jeanne-Marie y est conduite par la Vierge Immaculée :

Vierge très pure, implore-t-elle, oh ! *faites-moi l'aumône de vos grâces* et déposez mon âme dans le Cœur de Jésus. Très douce Vierge, ouvrez-moi votre Cœur virginal pour qu'il me serve de retraite.

La vaillante servante du Christ se donne au Cœur Eucharistique solitaire et délaissé :

Je vous supplie de me recevoir dans votre Plaie très sacrée, comme victime d'expiation, pour la conversion de toutes les âmes qui me sont chères. Je ne vous demande rien, ô mon Dieu ! si ce n'est l'accomplissement parfait de tous vos desseins sur moi, et *la grâce suprême de mourir martyre de votre Amour...* Recevez, mon adorable Maître, l'entier sacrifice de ma liberté, de ma volonté, mais je vous en conjure, en échange, donnez-moi votre grâce, votre amour, votre divin Cœur, et je serai assez riche. Que mon seul bonheur ici-bas soit de vous aimer sans mesure et de vivre au pied de la Croix ! Consumez tout mon être des flammes brûlantes de votre divine Charité, afin que je meure au monde et à moi-même, pour que vous viviez dans les âmes. (pp. 173 sq.)

Hostie offerte pour l'Église, pour les âmes, surtout pour les âmes sacerdotales, *elle apprend ce que coûte d'intimes souffrances cette vie, la plus belle*, cet apostolat, le plus grand; et en ces souffrances elle trouve la joie très haute de se reposer en Jésus crucifié, en Jésus seul, plus haut que tous ses dons, car il est le Don suprême. Elle apprend de plus en plus que « la douleur est un *instrument de retouche* entre les mains de Dieu ».

Ici se réalise un désir qu'exprimait saint Ignace d'Antioche en son langage eucharistique, celui de *devenir le froment du Christ*. Avant d'être consacrée, l'hostie est un pain, fait de froment broyé. Jeanne-Marie comprend qu'elle sera comme un « petit grain de froment broyé sous le pressoir de la souffrance, pour devenir du pain. Ce pain n'est rien par lui-même, mais, par la nouvelle consécration qu'il va subir, il deviendra la chair du Christ ». Oui, au sens où saint Paul a dit : « Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

> *Je n'ai plus le droit d'être quelque chose*, dit-elle; mais, ô mon Jésus, soyez en moi, puisque vous *êtes* ! Soyez la vie de ma vie ! *Mihi vivere Christus est*... Aurais-je désormais le droit de ne pas me donner, de me garder à moi-même ? de compter avec les sacrifices, les souffrances, le froid, la chaleur ? Ce ne serait plus être hostie.

C'est comme la traduction de la prière du B^x^ Nicolas de Fluë : « *Nimm mich mir, und gieb mich Dir* : Prends-moi à moi, Seigneur, et donne-moi à Toi. »

Un jour que la pauvre ouvrière avait pensé longuement aux âmes sacerdotales, ce cri s'échappa de son cœur : « *Oh ! qu'une âme de prêtre doit être belle !* » Et Notre-Seigneur lui fit entendre aussitôt cette parole intérieure : « Regarde-la avec des yeux d'ange ! » avec les yeux de l'esprit pur, et il lui en manifesta plus encore la beauté. Elle s'offrit alors de nouveau pour la sanctification des prêtres, pour que les bons deviennent meilleurs, pour que

les parfaits entrent de plus en plus profondément dans le mystère du Christ qu'ils doivent faire connaître aux âmes.

Elle offrait tout le sang de ses veines et ne cherchait que Jésus-Christ : « *Otez-moi tout, j'y consens, pourvu que vous ne m'ôtiez ni cette foi précieuse, ni votre amour.* » (p. 108)

*
* *

De plus en plus il est visible que son oblation a été acceptée. N'a-t-elle point dit : « Je veux souffrir, être crucifiée ou brûlée vive..., être injuriée, méprisée, délaissée... » ? et Jésus-Christ, qui façonne les âmes saintes à son image, élague, dépouille, affame, mortifie profondément : *Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit* (I Reg., II, 6). Jeanne soupire : « Au milieu de cette immense solitude, j'en viens à répéter ce qu'une amie m'a dit : *qu'il se fait du vide, de la place pour Jésus*... Oui, mon Dieu, *creusez encore.* »

Elle sut aimer la souffrance rédemptrice, non seulement en théorie, aux heures de prière fervente, mais en pratique, lorsque souffrir est bien vraiment « souffrir ».

Elle entra dans la Société de Saint-François-de-Sales en octobre 1921 ; y reçut le nom de Sœur Marguerite-Marie du Divin Cœur. Puis elle devint de plus en plus malade. De ses poumons que restait-il ? Elle ne pouvait plus respirer. Nul soulagement pour elle. Elle connut beaucoup la gêne. Ni poêle dans sa chambre, ni mastic aux carreaux, ni volets, pendant le rude hiver de Haute-Savoie. C'était aussi l'isolement moral, son directeur avait quitté la paroisse pour aller en desservir une autre. Il y eut des souffrances de tout genre, mais une joie immense de s'en aller vers Dieu. Quelques sourires, quelques regards vers le ciel : « *N'est-ce pas bientôt ? N'est-ce pas bientôt ?* », et dans la paix du Seigneur, Jeanne-Marie Favre quitta la terre, le 8 janvier 1922, jour de la fête de l'Épiphanie.

Sa Vie est écrite avec beaucoup de pénétration et de délicatesse par Myriam de G., qui l'a personnellement connue et qui est bien faite pour la comprendre. Ces pages rappellent le bel ouvrage du même auteur : *Vingt-deux ans de martyre* (vie du saint abbé Girard); elles font aussi penser à l'un des plus beaux livres de Lamartine, qui parle d'une humble chrétienne presque du même pays : *Geneviève, ou l'histoire d'une servante*, et d'une servante sublime.

En parcourant la Haute-Savoie, où vécut Jeanne-Marie, cette petite ouvrière qui fut une grande contemplative, on se rappelle les paroles des psaumes : *Mirabilis in altis Dominus*, et plus encore : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* En la vie de cette humble fille, on sent passer quelque chose de la magnanimité et de la magnificence de Dieu. Il jette la semence divine dans les âmes, plus ou moins belle, selon son bon plaisir, et l'une des plus grandes joies de la terre est d'entrevoir l'âme des saints, leur amour très pur et très fort qui va s'épanouir dans l'éternité.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

Le Père Vigne et son œuvre

Certains Ordres religieux ont un rayonnement millénaire. D'autres, plus récents, bénéficient de la sainte célébrité de leurs fondateurs. Leur renommée, en quelque sorte officielle, attire plus particulièrement l'attention des fidèles, la délicate offrande des vocations et la curiosité des profanes.

Mais, dans la merveilleuse multiplicité des floraisons de l'Église, des Congrégations, moins héroïques ou moins brillantes ou moins publiques, créées par l'immolation de religieux en instance encore de béatification (qu'elle est pénible parfois aux vivants la lenteur, sûre de l'éternité, des décisions romaines!), sont, tout autant, d'utiles récolteuses d'âmes, et la grâce divine ne cesse de les favoriser.

Voyez, en exemple, comme elle se manifeste en cette Congrégation des Religieuses du Très-Saint-Sacrement dont le fondateur fut un petit prêtre de campagne, grand par ses mérites en le ciel : le Père Vigne.

I. — La merveilleuse conversion de Pierre Vigne

Né à Privas, le 20 août 1670, de parents huguenots, Pierre Vigne, se destinant à être pasteur, allait parfaire son éducation à Genève :

> Il chevauchait, plein d'ardeur et d'espérance, sur la route de la Suisse, est-il révélé dans la *Notice Historique sur la Congrégation des Religieuses du Très-Saint-Sacrement* (Valence, 1881), lorsque au moment de franchir la

frontière il aperçut un prêtre qui portait le saint Viatique à un malade de la campagne. Une pareille rencontre dans ces lieux déserts l'étonna...

Son premier mouvement fut de dérision. Puis, provocant, il s'avança. Prié de s'arrêter, il voulut, violemment, passer outre. Aussitôt le cheval s'abattit. Le cavalier, étendu sur le sol, revint peu à peu à lui-même. Remonté à cheval, il retourna en toute hâte chez lui. La conclusion du récit, comme ce qui précède, révèle le surnaturel : converti et entré peu après au séminaire de Verviers, malgré l'opposition de ses parents, ordonné le 18 septembre 1694, il prit pour modèles les « Prêtres missionnaires du Saint-Sacrement », compagnie fondée à Valence, en 1639, par Mgr d'Authier.

Comme eux, il s'en alla de paroisse en paroisse. En 1711, il prêchait à Macheville, et une nommée Marguerite, du hameau voisin de La Mastre, vint à lui pour se confesser. « Il trouva dans cette âme des trésors de vertu et de mérites » et ne tarda pas à lui confier la tâche de réunir et d'enseigner les jeunes filles du village de Boucieu où il surveillait la construction d'un calvaire. Une humble maison avec des châssis pour vitrage était vacante. Sœur Marguerite la loua sept francs par an.

Bientôt, quelques concours s'offrirent : ceux de Catherine Junique, du hameau de Viallard, et, le 24 juin 1714, de Louise Bouveyron, du hameau du Colombier, et qui sera plus tard la première supérieure de Boucieu, de Jeanne Rouveure, de Saint-Barthélemy-le-Pin, et, enfin, de quatre veuves du pays, Marie Spéliat, Marguerite Rouveure, Marie Rose et Jeanne Lalaye : « noms obscurs pour les hommes mais lumineux pour Dieu ».

Huit femmes, devenues huit « Sœurs », c'est déjà une petite communauté. Le 17 novembre 1715, le Père Vigne bénit leur habit, leur remit la croix qu'elles devaient porter sur la poitrine.

Et leur nombre augmenta. Il fallut un couvent. Un marchand drapier de Boucieu, Jacques Noyer, offrit une

« terre rochière » à la sortie du village, sur le penchant du coteau, près du Calvaire. On construisit une maison. Le 15 septembre 1722, par acte public chez Me Buisson, notaire, la Congrégation était légalement fondée.

Sollicité par la dévotion et le zèle, Dieu presse les vocations. Déjà commencent des fondations à Rochepaule, à Macheville, à la Bastide. Dès 1730, les Sœurs du Très-Saint-Sacrement pouvaient desservir des écoles dans quatorze paroisses, et elles ajoutèrent à leur service d'enseignement les soins à l'enfance et aux malades, la visite des pauvres.

Le Père Vigne, lui, poursuivait sa mission à travers les diocèses de Viviers, de Valence, de Die, de Grenoble, de Vienne, de Lyon, d'Avignon, de Gap, de Digne, de Nîmes. Il allait, de jour, de nuit, maître en privations. Rien ne le rebutait, ni la faim, ni le manque de sommeil, ni les dangers.

II. — Le rayonnement des derniers jours

Aussi démuni, aussi confiant, il se rendit, âgé de soixante-dix ans, au début de juillet 1740, à Rencurel, petit bourg du diocèse de Grenoble. La chaleur était excessive. Le jour de la fête du Très Saint Sacrement, en descendant de chaire après avoir prêché, il défaillit. Son état parut grave. On l'administra. Alors, se sentant mieux et tout voué à son œuvre, il refusa de se reposer. Il prêcha pour la Saint Jean Baptiste et, une nouvelle fois, il s'affaissa. Soigné, il put encore trois fois remonter à l'autel pour le sacrifice de la messe. Mais, à la troisième, deux prêtres durent le soutenir, lui ôter ensuite ses vêtements sacerdotaux, l'étendre dans sa chambre.

Il fit alors avertir par express « ses chères filles de Boucieu ». La supérieure et l'une des anciennes se hâtèrent vers lui. Elles n'arrivèrent que pour le dernier soupir.

Accablé par la fièvre, il respirait à peine. Après avoir

demandé un prêtre il éprouva une soif si ardente qu'il murmura :

> Si je pouvais prêcher encore une fois, je ferais bien sentir au peuple, par l'expérience que j'en fais moi-même, combien était douloureuse la soif qu'éprouva Jésus-Christ sur la croix avant d'expirer pour le salut du monde.

Il réclama son crucifix de missionnaire, toujours contre son cœur ; l'embrassa, présenté par la supérieure, et des larmes coulèrent de ses yeux clos. Puis, il les ouvrit, cria : « Jésus ! Marie ! » Et il mourut. C'était le 8 juillet 1740, un vendredi, à 4 heures du soir.

La foule emplit l'église où le corps fut déposé pour les prières funèbres. Avant qu'on ne l'enlevât pour le transporter à Boucieu, « on lui baisait les mains, on lui coupait ses habits, on l'invoquait, on lui prodiguait mille témoignages de vénération ».

Tout au long du cortège funéraire ce fut la même désolation et la même ferveur.

> Arrivés sur les bords du Rhône, en face de Tournon, les pénitents de cette ville, suivis de tous les chanoines de la collégiale, reçurent le corps. La foule était si nombreuse que l'on fut obligé de mettre la garnison sous les armes. Le corps fut déposé dans la chapelle des pénitents, et l'on vit accourir plusieurs infirmes demandant leur guérison au saint missionnaire, parmi lesquels un aveugle recouvra la vue et divers malades la santé. Toute la ville de Tournon rendit témoignage à la vérité de ces faits miraculeux.

Et quand les religieuses du Saint-Sacrement reçurent enfin, à Boucieu,

> la dépouille de leur vénéré Père, quelle ne fut pas leur surprise lorsque, ayant ouvert le cercueil, elles virent, ainsi que tous les assistants, le corps sans corruption, ses joues et ses lèvres aussi vermeilles que s'il eût joui de la meilleure santé. Pas la moindre odeur, après avoir été exposé au soleil pendant le voyage de Rencurel à Boucieu, quoique ce fût dans les plus grandes chaleurs de l'été; on s'aperçut,

au contraire, qu'il exhalait une odeur douce et suave... Au reste, les prodiges, opérés depuis à son tombeau, permettent de penser que son âme jouit dans le ciel de la gloire des bienheureux (1).

Plusieurs guérisons miraculeuses ont été aussi constatées et certifiées exactes par les autorités ecclésiastiques des lieux où elles se sont produites.

Thaumaturge ? Certes. Mais plus encore : Un mystique entre saint François de Sales et saint Vincent de Paul. Son esprit est représenté par sa Congrégation, qui rend un culte tout particulier à Jésus-Christ caché dans la sainte Eucharistie.

L'œuvre et ses fruits.

Elle comptait à sa mort près de cent religieuses et avait fondé dix-huit établissements.

La première Supérieure générale, Mère Louise Bouveyron, gouverna jusqu'en 1784. Celles qui lui succédèrent multiplièrent à leur tour le dévouement, et, par la vertu des bienfaits, la Congrégation s'étendit encore. Elle dénombrait quarante établissements, écoles ou hôpitaux, quand éclata la Révolution. Toute cette charité fut persécutée et détruite.

Même les hôpitaux ! Le fameux Barrère s'était écrié : « Plus d'hôpitaux, plus d'aumônes, inventions de la vanité sacerdotale. » Au Trésor à assister les « patriotes indigents ». Des mercenaires remplacèrent les religieuses qu'on traquait. La déchéance fut rapide.

Montheil, dans son *Histoire des Français* (t. X, p. 26), l'a décrite :

Des commères, des femmes, des filles d'une réputation équivoque, sous la surveillance d'agents ou d'économes d'une probité qui ne l'était pas moins, tenaient la place des religieuses.

(1) *Vie abrégée du Père Vigne.* Lyon, 1823.

Et Thiers, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire* (t. III, p. 295) :

> Les hôpitaux tombèrent dans un état déplorable ; l'anéantissement d'une portion de leurs revenus par la vente de leurs biens, par la privation des perceptions abolies, les réduisait à la plus extrême détresse. On voyait des quantités d'enfants abandonnés que la charité publique ne recueillait plus ou qui étaient confiés à de malheureuses nourrices dont les gages n'étaient pas payés. On redemandait presque partout les Sœurs hospitalières pour le service des hôpitaux.

Situation désespérée. A Valence, le 17 pluviôse an III, Boveron, membre de la Commission administrative, écrivit à l'ancienne supérieure, Sœur Sainte-Cécile Descourt, qui avait pu se cacher pendant la période la plus tragique, que « l'administration a fixé invariablement son choix,... à l'unanimité des suffrages, sur sa personne respectable ». Il ajouta en ce style incroyablement ampoulé qui sévissait alors :

> Que si c'est un moyen de vous attirer, de vous annoncer qu'ici vous pourrez aimer Dieu et le servir ainsi que les pauvres, qui sont ses membres, suivant vos habitudes et vos maximes, je pourrais vous apprendre que jamais et en aucun temps votre conscience ne sera gênée, et qu'il vous sera facultatif de rendre, sans contrainte, au Principe éternel de toutes choses l'hommage le plus conforme aux inclinations de votre cœur.
>
> Je suis encore spécialement chargé de vous prier de vouloir bien vous adjoindre les coopératrices que vous jugerez les plus propres à vous seconder dans vos œuvres quotidiennes de charité...

Et, en conclusion :

> ... Voilà, Citoyenne, une lettre éternelle, je vous prie d'en excuser la fastidieuse longueur; c'est qu'il fallait vous instruire de tous ces détails pour opérer votre détermination. Je me flatte qu'elle sera affirmative et que vous réaliserez par une prompte réponse les espérances et les vœux

de l'administration, qui se glorifiera sans doute bientôt de vous avoir reconquise pour le bien des pauvres et le salut de l'humanité souffrante.

A l'hôpital, quand les Sœurs revinrent, tout ce qui était utilisable avait disparu, « les meubles eux-mêmes et jusqu'aux bois de lit que les servants avaient mis au feu pour se chauffer ».

Après la Terreur, vingt-deux établissements leur furent rendus. Puis, le préfet de la Drôme, M. Marie Descorches, obtint de l'Empereur le rétablissement de leur Institut et, pour leur résidence, la plus grande partie de l'ancienne abbaye de Saint-Just, à Romans.

Leur supérieure, Mère Saint-Philippe, fut l'âme de cette renaissance. On la considère justement comme la fondatrice — après le Père Vigne — de la Congrégation, dont l'existence fut à nouveau légalisée par décret le 13 janvier 1813. Prudente, ferme et généreuse, elle a non seulement consolidé ce qui était sauvable du passé, mais créé de nouvelles fondations, institué, à côté des Sœurs enseignantes et des Sœurs infirmières, des Sœurs pharmaciennes.

Sous le gouvernement de Mère Saint-Joseph Mistral, la Congrégation reçut 150 nouvelles professes et ouvrit 24 nouveaux établissements.

Mère Saint-Joseph Mistral, en 1824, releva les ruines de celui de Boucieu, berceau de la Congrégation et tombe du Père Vigne. Elle mourut le 28 janvier 1828.

Deux ans après, la Révolution encore, celle de 1830. La nouvelle supérieure, Mère Sainte-Thérèse Pélisse, sut faire face aux dangers. Elle empêcha la transformation de son monastère en caserne, votée par le conseil municipal de Romans.

Sous le gouvernement de Mère Saint-Just, élue au mois de septembre 1837, la Congrégation ouvrit des salles d'asile à Aubenas, à Montélimar, et des orphelinats pour jeunes filles pauvres et abandonnées.

Sous le gouvernement suivant de Mère Saint-Joseph

Bouvaret, les Sœurs du Très-Saint-Sacrement s'établirent à Paris, mais après la tragique épreuve du « choléra de Provence ».

Mère Saint-Joseph avait écrit à ses filles :

> Si le fléau envahit les lieux que vous habitez, votre place sera de jour et de nuit au chevet des cholériques, et vous soignerez jusqu'au dernier moment de votre vie, s'il le faut, leurs âmes et leurs corps. Avant tout, mes chères Sœurs, préparez-vous à mourir; vous saurez mieux y disposer les autres ; votre zèle et votre charité ne se lasseront pas, ne se rebuteront de rien, dussiez-vous en être les martyres.

C'est ce qu'elles firent, et plusieurs le furent...

***

1865 : Cent cinquantième anniversaire de la fondation. Les religieuses du Très-Saint-Sacrement, au nombre de six cent douze, tenaient soixante-quinze établissements, non compris la maison-mère, et la plupart en propriété. Elles élevaient des milliers de jeunes filles, desservaient de nombreux hôpitaux. La direction d'un orphelinat à Issy leur était attribuée.

***

1870. La guerre. Le siège de Paris. Les établissements parisiens de la Congrégation devinrent des ambulances. Les Sœurs de la maison de Saint-Maur soignèrent les blessés prussiens. Un jeune Parisien, qui put parvenir jusqu'à elles, écrivit à la Supérieure générale :

> Vos Sœurs sont admirables, leur dévouement est héroïque. Inscrivez leurs noms sur votre livre d'or. Elles soignent tranquillement une foule de blessés au milieu d'un bombardement épouvantable qui pile tout nuit et jour...

Sous la Commune, les Sœurs d'Issy durent descendre dans leur cave pendant le bombardement du fort; elles y

restèrent trois semaines et, leur maison incendiée par les obus, parvinrent à se réfugier dans une cave voisine.

Le 3 août 1872, un décret du Saint-Siège approuva les « Règles et Constitutions », mais seulement pour dix ans, à titre d'essai. L'approbation définitive date d'avril 1885.

Et les fondations de se succéder à Marseille, à Londres (21 octobre 1874), à Carpineto en Italie, lieu de naissance de Léon XIII et sur son offre même — et aussi dans de petites localités de la campagne.

En 1890 et 1892, deux fondations encore, en Angleterre : l'une à Londres pour les enfants des familles ouvrières françaises réfugiées, et l'autre, à deux heures de Londres, à Brigthon.

Le 11 octobre 1891, furent fêtées les noces de diamant de profession religieuse de Mère Saint-Joseph Bouvaret. Six ans plus tard, bien que souffrante, elle décida de partir pour Rome avec un arrêt de repos au Cannet. Le 17 octobre 1897, avant-veille du voyage, elle déclara lentement aux novices :

> Travaillez à détruire le naturel et à le remplacer par le surnaturel... C'est désolant de voir des Sœurs qui, après leur profession, tiennent encore à leur volonté propre et ne font qu'effleurer les vertus religieuses.

Enfin, le 19, au chapitre :

> Tâchons, mes chères Sœurs, de vivre dans le surnaturel. Ayons soin de voir tout en Dieu et pour Dieu.

Et c'est vers Dieu qu'elle s'en alla, non vers Rome, car elle mourut au Cannet, le 27 octobre, après une brève et sainte agonie.

⁂

Les décrets de 1901 fermèrent 50 établissements d'éducation de la Congrégation, lui enlevèrent la maison-mère

de Romans. Et ce qui semblait un désastre fut le stimulant d'une victoire missionnaire.

Frappée partiellement d'expulsion, la Congrégation des Religieuses du Très-Saint-Sacrement étendit son apostolat au Brésil, grâce à l'inspiration et aux initiatives de Sœur Saint-Félix, originaire de Vaucluse.

La R. Mère Saint-Joseph, experte dans le discernement des esprits, lui avait confié en 1877 la direction de l'établissement d'Issy-sur-Seine et, trois années plus tard, le soin de consolider solidement les fondations de la Congrégation à Rome. Elle y resta dix-sept ans. Rappelée en France comme supérieure de la maison de Saint-Maur, elle s'y montrait, comme partout, une « règle vivante ». A la promulgation des décrets d'expulsion, elle pensa aux pays de missions. Approuvée par la R. Mère Marie-Emérentienne, elle se rendit à Rome pour la décision.

A Rome même, Sœur Saint-Félix, a résumé Sœur Marie-Constance, fit, avant toute démarche, une neuvaine de jeûnes et de prières à Saint-Pierre. Alors, la Providence lui fit connaître un religieux, ami intime de Mgr l'Archevêque de Bahia. Il la mit en relation avec Sa Grandeur.

... Mgr l'Archevêque de Bahia proposa l'orphelinat de N.-D. de Lourdes à la Feira Sant'Anna, état du Brésil. Sœur Saint-Félix était toute désignée pour diriger les premières missionnaires.

*
* *

Arrivée le 13 avril à la Feira Sant'Anna, Sœur Saint-Félix dispensa, sans restriction de fatigues, son activité prodigieuse. A la fin du premier mois, elle s'apprêtait déjà à des fondations : un hôpital, des pensionnats, des collèges.

A la fin de la première année, cinq établissements étaient fondés. Hélas ! des morts avaient ajouté le mérite suprême aux privations, aux souffrances, aux sacrifices.

Sœur Saint-Félix présumait trop de ses forces. Accourue de la Feira pour consoler les Sœurs de Maceio, affli-

gées par la fin d'une humble Sœur converse, elle eut un commencement de syncope. On la fit mettre au lit, et aussitôt elle fut saisie d'une fièvre violente. Elle mourut peu après dans des sentiments admirables.

Malgré des deuils cruels, l'œuvre n'a cessé de croître avec des orphelinats, des écoles, des services d'hôpitaux à la Feira, à Maceio, à Nazareth, à Santa Amaro, à Aracugu, à Cachoeira, à São-Carlo, à Brazileiro... La fondation de San Carlos, dans l'État de Saint-Paul, s'est développée remarquablement en un vaste collège construit par Sœur Marie-Léa. Le collège de Notre-Dame de Lourdes d'Aracugu, construit par Sœur Saint-Sylvain en 1924, est, à présent, une école normale. A Bahia, avait été prêté, par Dom Jeronymo, archevêque-primat, le monastère de San-Raymondo, vite insuffisant. Aussi, un vaste terrain fut-il acquis dans le quartier de Gracia en 1925. Deux ans après, on posait la première pierre d'un vaste édifice, encore inachevé, mais qui reçoit déjà 300 élèves externes ou internes et comprend le noviciat et l'infirmerie. Une partie, inaugurée en mars 1928, avait été élevée sous la direction de la visitatrice, Sœur Marie-Arsène Piellat. Appelée en France ce même mois, elle a été élue Supérieure Générale de la Congrégation.

***

De la Maison-Mère de Valence elle veille, tout ensemble énergique et maternelle, sur cette belle œuvre lointaine si chère à son cœur comme sur l'œuvre de sa Congrégation en France, en Italie, en Angleterre où, par le dévouement, la simplicité, la discrétion, elle prospère.

JULES BERNEX.

Un curé de banlieue

On a bien dit quelles merveilles de charité, discrètement, s'opéraient dans la banlieue rouge ou dans la banlieue tout court. Chaque jour, on découvre les trésors de grâce que les vicaires de paroisses ouvrières retiennent en eux et dépensent largement autour d'eux. Pauvres, seuls, dans un milieu souvent hostile, privés de temps plus encore que d'argent, dévorés par les âmes et par les soucis d'organisation matérielle, ils donnent l'exemple d'une force indomptée, d'une vie intérieure que Dieu entretient en eux comme par miracle et d'une foi et d'un abandon à la Providence qui feront plus tard l'objet de récits aussi émouvants que nos vieilles légendes médiévales. Il y a des saints parmi nos prêtres de banlieue. On ne les connaît pas, et c'est tant mieux. Il suffit que Dieu, qui voit le secret des cœurs, les récompense.

On savait bien pourtant que le Père Lamy, curé de la Courneuve pendant trente et un ans, était une manière de saint. Des témoignages nous sont parvenus attestant son rayonnement surnaturel, et qu'il était plein de Dieu. Lui-même, avec la candeur des âmes pures, avouait simplement sa profonde identification à Notre-Seigneur tandis qu'il célébrait la sainte Messe :

> Notre-Seigneur vient généralement seul, soit qu'il se manifeste souffrant, soit ressuscité, soit qu'il participe, qu'il dise en quelque sorte la messe... Il suit les prières de la messe, comme s'il assistait à la messe. Il vous laisse prier. Il disparaît à la troisième des dernières oraisons, pour que le prêtre puisse communier.

Le Père Lamy est mort en 1931. Or voici qu'il entre déjà dans la légende — la légende dorée qui est la vérité de la sainteté. Un livre écrit par le Comte Biver (1) nous retrace, non pas sa vie, mais ses propos. Le Cardinal Amette avait confié jadis à un de ses interlocuteurs : « J'ai dans mon diocèse un second Curé d'Ars : c'est le curé de la Courneuve. » On se mit en quête de ses propos. Dévotement on les nota, comme ils venaient, dans leur bonhomie souriante et leur essence surnaturelle. Tous ceux qui l'ont connu, comme directeur de patronage, curé, supérieur de congrégation, ont apporté leurs souvenirs. Le résultat est ce florilège incomparable : les « Fioretti » d'un saint du XX^e^ siècle. « Tous les textes entre guillemets, autant dire toutes les pages de cette plaquette, sont les paroles mêmes du Père Lamy. Nous les garantissons comme telles et transcrites sans correction aucune. »

C'est un saint qui nous parle. Écoutons-le :

> La place de vicaire à Saint-Ouen n'était pas courue. On en avait assailli un et on lui avait volé ses boucles de souliers et son bréviaire... La chapelle de la rue Saint-Jean touchait aux biffins (chiffonniers). Quelquefois, ça sentait le diable et ses cornes, mais on ne pouvait aérer que par la sacristie. Mais je m'y plaisais. Le curé me disait : « Vous ferez le catéchisme dans la rue des « Biffins », et je faisais le catéchisme assis sur l'harmonium : (*riant*) on était ainsi sur une sorte d'estrade et un peu moins à la portée des puces, car il y en avait à foison. J'étais obligé de souffler dans le calice pour fondre la glace. C'était dans la chapelle de secours, qui était couverte en tôle ondulée. L'hiver, on y gelait; l'été, il y faisait la plus grande chaleur.

On voit le genre de récit, et cette simplicité malicieuse qui souffre avec le sourire. On ne se lasse pas de citer :

> Voilà mes chiffonniers, voilà mes chers biffins... Quand je ne pouvais pas obtenir une confession, souvent il m'est

(1) Chez G. Enault, 77, rue de Rennes, Paris.

arrivé de revenir avec un litre sous le bras et une livre de pain, et un bon mot qui faisait rire. Il faut avoir quarante ans. Maintenant, je serais trop vieux. Quand on les avait fait rire, on obtenait...

Le voilà curé de la Courneuve en 1900. Il a bientôt conquis ses bonnes gens. Comment ? Mon Dieu, bien simplement, en tenant ouverte son église à l'heure où ses paroissiens y pouvaient venir :

Tant d'églises à Paris — non, toutefois, Saint-Sulpice — ferment si hâtivement le soir. Parfois, l'hiver, à quatre heures, quatre heures et demie; après cette heure, le clergé semble se désintéresser des fidèles. Dans ma paroisse — et je suis un pauvre modèle — je sonnais la cloche à la fermeture des usines. Les ouvriers, les ouvrières, l'entendaient. Quelques-uns répondaient à l'appel. Il en venait toujours. Il venait des jeunes gens, que Dieu a ainsi touchés, qui sentaient la lassitude de la journée, la lassitude de leurs fautes, qui se sont confessés, qui se sont réconciliés... Quelquefois, la prière du soir est presque plus utile que la messe, à la valeur du saint sacrifice près.

La Sainte Vierge, qui l'avait toujours un peu favorisé de ses apparitions, les lui prodigue à la Courneuve. Ce sont des visites qu'elle lui fait ; elle est, pour lui, « si bonne et si attentive » ! En 1912, sur les indications que Marie lui avait données trois ans auparavant, il établit le pèlerinage de Notre-Dame-des-Bois qui durera jusqu'en 1914. Pendant la guerre, la tâche du Père Lamy se trouve, bien entendu, multipliée :

A Pâques, dans la guerre, je faisais ce que je pouvais, mais j'étais débordé, j'avais jusqu'à mille confessions pascales. Quelquefois, j'entrais au confessionnal aussitôt ma messe, sans avoir déjeuné, et je restais jusqu'à deux heures, trois heures de l'après-midi. Quelquefois, j'avais à confesser deux cents prêtres qui revenaient par fournées. J'étais épuisé de confesser assis ; alors, je confessais mes confrères debout, en me promenant avec chacun d'eux dans

le jardin. La première année de guerre n'a pas été très dure, mais la deuxième, la troisième et la quatrième !...

Pour sa consolation, Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, saint Joseph et les saints Anges continuaient de l'accompagner et maintenaient leur commerce intime avec lui. Mais

il faut, disait-il, payer bien cher les consolations spirituelles : mieux vaut ne pas en avoir. On est tout dans le noir après. Si la Très Sainte Vierge était là, derrière la porte, je ne lui demanderais pas d'entrer. Tout cela se paie : plus encore par les larmes du cœur que par les larmes du corps.

C'est alors que le Père Lamy songe à fonder une Congrégation dite des Serviteurs de Jésus et de Marie. La supplique écrite en leur faveur, au Saint-Siège, par feu Mgr Nègre, alors archevêque de Tours, insistait notamment sur ce point :

L'esprit de l'œuvre est un esprit de foi, de zèle, de sacrifice, de simplicité et d'amour. C'est sur ces bases qu'ils veulent fonder l'édifice nouveau, parce que ce sont les seuls fondements solides et résistants.

Hélas! à peine née et autorisée, cette œuvre devait disparaître, emportée par le vent des incompréhensions. Le Père Lamy, qui fait toujours valoir une opinion surnaturelle plutôt que la sienne propre, n'hésite pas à dire :

La Très Sainte Vierge, parlant de cette congrégation, qu'Elle a désirée, a dit, à propos de la fondation, qu'il y aurait quelque analogie avec la passion de son Fils, parlant des trahisons, des abandons. Pour moi, ça a été l'épreuve la plus rude de ma vie.

Mais, comme il est dit dans l'Évangile, « le grain reposant en terre semble mort ». Le Père Lamy, à défaut d'une Congrégation solidement établie, se devait de lais-

ser à ses amis de la dernière heure ses encouragements et ses conseils. Il n'était sans doute pas loin de penser que sa mort, venant après tant d'épreuves, pourrait leur valoir des grâces spéciales et des concours précieux dans l'œuvre entreprie. Mais, ajoutait-il : « De voir les âmes, c'est un don que je ne vous souhaite pas. Rien n'est plus lourd que ce don-là. »

Pourtant, c'est sur une parole d'espoir dans un avenir meilleur que s'achève cette vie humble, mais surnaturalisée à fond : « L'état d'âme des premiers chrétiens reviendra... et il y aura à nouveau une floraison magnifique des ordres et des congrégations. »

P. B.

Adelheid de Hiltegarthausen

Prière de louange à la sainte Trinité

La Chronique du Monastère de Kirchberg (1) *rapporte qu'une des moniales, Adelheid de Hiltegarthausen, dont la vie ne fut qu'une longue et douloureuse maladie, avait pour la louange divine un tel amour qu'elle pria pendant des années pour mériter de savoir comment les saints, au ciel, louent le Seigneur. Une vision récompensa cette admirable persévérance : Notre-Seigneur lui apparut, accompagné d'Adam, de Moïse, de saint Jean Baptiste et de saint Augustin, qui lui apprirent en quels termes elle devait, sur terre, louer son Créateur. Voici cette prière; Adelheid ne l'écrivit pas elle-même; mais ses sœurs, qui aimaient à la lui entendre répéter, la transcrivirent sous sa dictée.*

Seigneur, Père saint, je te loue et te glorifie par cette prière, tel que tu es dans ta bienheureuse éternité. Je loue ta noblesse, ta grandeur, ta gloire merveilleuse. Je te loue et t'honore, tel que tu es, tel que tu étais avant la création du monde : un Royaume plein de délices en toi-même.

Père, je te loue, car tu engendres sans cesse dans ton éternité. Je te loue, source éternelle de vie, qui as créé

(1) Le Monastère de Kirchberg (Würtemberg), fondé en 1237, vécut d'abord sous la règle de saint Augustin; en 1250, il fut incorporé à l'Ordre de Saint-Dominique, qui le prit sous sa direction spirituelle et sa juridiction.

les Anges. Je te loue, parce que tu as précipité du ciel l'orgueilleux qui voulait s'approprier l'adoration qui t'est due. Père, je t'honore dans toutes les créatures, que tu as créées afin qu'elles vivent de ta bonté. O noble Trinité, je te loue et te rends hommage, toi qui as voulu, dans ta force, ta sagesse et ta puissance, créer l'homme.

Je te prie maintenant, Père, afin que tu daignes me donner à moi, misérable, assez de force pour ta très haute louange. Je te prie, Seigneur, toi, Sagesse du Père, afin que tu daignes élever mon entendement à ta très haute connaissance. O Seigneur, Esprit-Saint, je te prie d'infuser en mon âme la volonté la plus droite afin que je puisse te plaire.

Je te loue et t'honore dans ta Profondeur insondable ; je te loue, tel que tu es, dans ta profondeur pleine de délices et ta beauté. Je te loue, tel que tu es, dans ta bonté sans mesure. Je loue ton éternelle richesse, et je te prie afin que tu me fasses riche en vertus. Je loue tes attributs inexprimables; et je te prie, afin que tu daignes m'accorder des vertus et celles-là mêmes par lesquelles je te plairai davantage.

Je te loue et t'honore, parce que tu es tout ce que tu es, et la Bonté même. Père, je te loue et t'honore en ton Être inconcevable et infini. Je loue l'amour sans mesure, l'amour plein de délices, dans lequel tu engendres ton Fils, ton Image, ton Égal.

O Fils ravissant! Je te loue et t'honore, toi qui nais de l'Être même du Père ! O Seigneur adorable, quel amour t'a contraint à venir sur terre, dans le sein de Notre-Dame, et à naître d'Elle par l'opération de l'Esprit-Saint? Et je loue et glorifie cette naissance, par laquelle il t'a plu d'assumer ce que tu n'étais pas auparavant. O éternel Seigneur, je te loue parce que tu as voulu naître du corps de Notre-Dame, toi, Fils du Père. O Sagesse éternelle du Père, je te loue, car tu as voulu apparaître petit, toi, grand dans le Père. Je t'en supplie, par l'amour qui t'a contraint à venir sur terre : daigne m'ac-

corder de t'aimer de tout mon cœur, et de me servir avec sagesse de toutes les choses qui peuvent me rapprocher de toi !

Père, je te loue, à cause de l'amour infiniment tendre dans lequel tu règnes !

Je te loue, Esprit divin, et je te glorifie, par cette prière, tel que tu es dans le Père et dans le Fils : amour sans mesure, baiser sans cesse échangé, éternelle amitié, étreinte jamais dénouée. O éternel Amour, je te loue, toi qui as formé dans le sein de Notre-Dame la suave humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Seigneur, Esprit-Saint, je te prie de daigner t'écouler de cette suave union jusque dans mon âme, et de l'éclairer et de l'enflammer de telle sorte que tout mal s'efface de moi. Je te prie d'unir mon âme à toi, afin qu'elle connaisse, qu'elle éprouve, qu'elle goûte la douceur et la suavité que tu es, toi-même, dans le Père et dans le Fils !

Je te loue et te glorifie, ô toi, ravissante Trinité, ô bienheureuse Unité, incommensurable Éternité ! Père, je te loue et te glorifie, car tu règnes dans la force et la puissance et il t'a plu de les abaisser dans la personne de ton doux Fils afin qu'Il pût souffrir. Je te loue, ô éternel, ô noble Fils ! Car c'est par toi que le Père a voulu produire les créatures, et à ta louange. Je te loue et t'honore, toi qui as voulu montrer combien tu aimes et honores en nous le Père, afin que Sa divinité ravissante pût s'écouler en nous !

Je te loue et t'honore, Seigneur Jésus-Christ, Fils unique du Père, qui as voulu obéir au Père jusqu'à la souffrance. Je te loue et t'honore dans tes veilles, tes fatigues, ta prédication. Je te loue et t'honore, Seigneur, toi qui as révélé que tu as un Père au Ciel. Seigneur Jésus-Christ, je te loue et t'honore à travers toutes les souffrances que tu as subies, de ton enfance à ta mort sur la croix. Seigneur Jésus-Christ, je loue et honore ta mort par laquelle tu nous as rachetés de l'éternelle mort; et te prie, au nom de cette mort, d'enlever de mon âme tout ce qui te dé-

plaît. Je te loue, Seigneur, qui as voulu être détaché de la Croix; et je te prie de me délivrer de toutes les tentations de l'Ennemi. Seigneur, je t'honore dans ton ensevelissement, toi qui as voulu laisser mettre en terre ton corps pur et divin, afin de la glorifier par ce noble corps. Seigneur, je t'en prie par ce saint ensevelissement : daigne illuminer mon aveugle cœur. Seigneur Jésus-Christ, je loue et glorifie ta sainte Résurrection, et j'honore ton âme très douce, trône de la délicieuse Déité. Je te loue et te rends hommage, car tu as reçu avec honneur la douce Humanité formée pour toi par le Saint-Esprit. Je te rends grâce, car tu as voulu élever en toi cette noble Humanité; tu n'as pas permis que tes cinq Plaies fussent oubliées, et je les loue dans cette prière. Je te loue, car tu es monté au ciel dans la joie et la louange entrant, avec la noble armée de tes Saints, dans la gloire du Père. Je loue et honore la gloire dont le Père a glorifié ton Humanité, et la gloire que tu as eue en Lui avant que le monde fût. Je te loue et te glorifie, ô toi qui possèdes l'éternité du Père, toi à qui la puissance, la force, la miséricorde et le jugement sont donnés. Je loue et honore ta lumineuse divinité dans la lumière de ta noble Humanité. Je loue et honore l'influx de grâce dont tu remplis le ciel et la terre ; et te supplie d'inonder mon âme, de l'enivrer de cette grâce, afin que je t'aime de toutes mes forces. Et je t'en prie, par tes plaies rayonnantes : daigne éclairer mes cinq sens afin que jamais, ni au dehors, ni au dedans, je ne puisse être le jouet de l'illusion !

Je te loue et t'honore, Trinité Sainte, telle que tu es dans ton éternelle Éternité. O Seigneur, Père saint, qui entre tous les hommes as choisi et prédestiné une Vierge pour fille. Je te loue, ô toi, Fils unique du Père, qui dans une même action avec le Père et avec le Saint-Esprit as choisi et prédestiné cette Vierge pour Mère afin de naître d'Elle. O Seigneur, Esprit-Saint, je te loue, car de toute éternité avec le Père et le Fils, tu as choisi et prédestiné Notre-Dame, Sainte Marie, pour Épouse ; parce que tu

l'as sanctifiée dès le sein de sa mère, préservée de tout mal, et comblée de toute grâce.

Je te loue et t'honore, ô noble Trinité, telle que tu es dans ta gloire incomparable, toi qui as élevé Notre-Dame, Sainte Marie, Reine du Ciel et de la terre, au-dessus de tous les chœurs des Anges et de tous les Saints, et qui l'as comblée d'honneur en la plaçant au plus près de toi. Je te loue et t'honore, car tous les Saints et tous les Anges se réjouissent en Elle. Seigneur, je te glorifie, car tu lui as donné puissance au Ciel et sur la terre de récompenser tes serviteurs comme il Lui plaît.

Je te loue et t'honore, très douce Reine, toi et la joie et la science et l'honneur dont tu es comblée au sein de l'éternelle Trinité. Je te prie, ô ma Dame, Sainte Marie, par cette science que tu possèdes en Dieu le Père, lumière éternelle, et qui te fait connaître cette éternelle lumière. O ma Dame, je loue et honore la science que tu possèdes en ton Fils, éternelle sagesse du Père, qui te montre avec quelle sagesse il t'a créée toi-même, ô noble Vierge, et toutes les créatures. O très Sainte, toi qui par ton Fils es la Reine des Arts, je te supplie de me faire parvenir à la connaissance de l'éternelle Sagesse. O Sainte Mère, je te loue et j'honore la science que tu possèdes dans l'Esprit-Saint, et qui te montre ce Divin Esprit comme l'éternelle tendresse du Père et du Fils. Je te loue, ô Vierge pleine de tendresse, et te prie d'obtenir à mon âme cette tendresse qui me fasse aimer et ton Fils et toi-même. O ma Dame, Sainte Marie, je te prie, par toute la douceur et la science que tu possèdes en la Trinité éternellement bénie et glorifiée, de me réjouir, moi misérable, à l'heure de ma mort, par ton très doux Enfant, afin qu'Il daigne, dans sa miséricorde et sa grâce, délivrer mon âme de toute tentation du mauvais esprit.

Par le Christ, Notre-Seigneur. Amen.

Traduit par C. Laurain-Lecreux, d'après la transcription en allemand moderne du R. P. Wilms, O. P. : *Das Beten der Mystikerinnen*. Leipzig, Harrassowitz, 1913.)

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Notre devoir présent

Le politique et le spirituel

L'Église, par la voix de son Chef, a clairement défini les principes directeurs de l'*Action catholique* sur le terrain politique et social (1). Mais ces directives très générales, il appartient à chacun de les appliquer, pour sa part, selon sa charge et sa conscience, « au moment présent de l'histoire de notre patrie ». Or tout chrétien se demande quel est son devoir à cette heure obscure. Nos malheurs d'hier, nos angoisses d'aujourd'hui nous présagent des maux à la mesure des plus grands courages. Le courage ne manque pas aux meilleurs, mais à quoi le dévouer *maintenant*?

Nous croyons que le travail premier, le plus difficile, le plus douloureux, le plus nécessaire, celui qui sera le plus fécond s'il est bien accompli, est un redressement de l'esprit : *nous avons à prendre, « dans l'ordre des activités temporelles », une position spirituelle chrétiennement pure.* Cette œuvre est de tous, elle exige de tous un effort de méditation, de désintéressement et de courageuse adhésion au devoir mieux connu dans une lumière plus divine. Cet effort, un groupe de catholiques français vient de le fournir avec

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, avril, mai 1934, pp. 72, 183.

une sage et courageuse loyauté. Tous laïques, professeurs, juristes, médecins, journalistes, artistes ou hommes d'affaires, venus des divers horizons de la France chrétienne, ils se sont unis pour affirmer leur conviction personnelle, et qui n'engage qu'eux, sur un ensemble de questions urgentes et vitales (1). En proposant à nos lecteurs de méditer les termes principaux de leur manifeste, nous ne sortons pas de notre domaine. L'une de leurs premières affirmations en effet va

contre une vieille erreur mortelle, qui prétend installer une cloison étanche entre le politique et le spirituel. Il faut que cette erreur disparaisse. Il y a dans le politique et le temporel d'autres ressources que celles des énergies toutes matérielles qui n'échappent au jeu des combinaisons et des complicités que pour passer aux violences de la guerre civile. C'est rendre au politique sa force et sa dignité, et les accroître, que de dégager ces ressources plus hautes, et de rappeler qu'il doit être lui-même pénétré et enveloppé des énergies d'une vie supérieure (2).

Ceux qui ont tant soit peu médité les directives présentes de l'Église voient combien ces idées y répondent. Les amis de *La Vie Spirituelle* doivent s'en faire les apôtres, car nous ne sauverons la *vie chrétienne* authentique qu'en lui donnant son plein effet dans toute *la vie humaine*. Nos désertions sur la

(1) *Pour le Bien Commun. Les responsabilités du Chrétien et le Moment Présent*, par J. Arney, P. Bazan, Dr Biot, E. Borne, M. Brillant, Dr Collin, J. Copeau, J. Daujat, G. Desvallières, C. Du Bos, M. Dufrenne, R. Dumaine, M. Eblé, S. Fumet, M. de Gandillac, A. Garrigou-Lagrange, E. Gilson, B. Guyon, Fr. Henry, J. Hugo, P. Humbert, E. Jacob, M. Jaubert, R. Jaubert, O. Lacombe, J. Lacroix, L. Laloy, L. Le Fur, M. Légaut, O. Leroy, J. Madaule, G. Marcel, J. Maritain, P. Mesnard, A. Mestre, A. Michelin, E. Mounier, Dr Okinczyc, J.-R. Palanque, J. de Pange, J. Peyraube, E. Primard, M. Rey, Roland-Manuel, P.-H. Simon, M. Vaussard, J. Vialatoux, J. Vignaux. — Paris, Desclée de Brouwer.

(2) Toute citation sans autre référence est tirée du manifeste.

place publique nous poursuivent jusqu'à l'intérieur de l'âme pour nous y faire manger, dans la tristesse, le fruit amer de nos lâchetés. Savons-nous bien quel devoir le Seigneur nous impose, dans une mesure éternellement exacte pour chacun, quand il nous dit au fond du cœur : *Tu es le sel de la terre, tu es la lumière du monde*, tu dois allumer ta lampe dans la nuit qui t'entoure? Lequel de nous, s'interrogeant avec loyauté, pourrait se dire : J'ai rempli cette mesure divinement définie? Péchés d'omission redoutables...

Parlons net. Si les catholiques de France aujourd'hui désertent à l'intérieur ou s'engagent inconsidérément, le sort incertain de tout un peuple peut tourner au pire. Que chaque chrétien se dise qu'il porte en son âme une part de ces forces morales dont la nation a besoin.

L'angoissant problème

Nous sommes impatients d'agir! Nous sentons jusqu'à l'angoisse que nous devons nous dévouer à cette grande cause en péril! *Mais que faire? quel est notre devoir présent?* Telles sont les questions qu'à tout moment on nous pose.

Il est en effet impossible de ne pas « ressentir le tragique de la situation présente ». « La France risque de se trouver partagée demain en deux camps ennemis, dont chacun oublie que l'autre est aussi la France. » Ces deux camps, ces deux « blocs », nous les connaissons. L'un veut surtout un redressement politique, cette révolution de l'ordre dût-elle prendre une « forme dictatoriale », dût-elle aboutir « à l'avènement d'un État ou d'une Nation totalitaire (conçue... selon des modalités françaises, — gallicanes ou jacobines) ». L'autre camp « aspire plus ou moins consciemment à une « révolution » et à un ordre ayant pour fin

un régime de type collectiviste ». L'esprit qui les anime est fermement accusé.

Chacune des formations politiques en question se définit d'ailleurs beaucoup moins par son programme propre que par son hostilité à l'autre. Chacune paraît de plus en plus décidée à user contre l'autre des moyens mettant en œuvre tout ce que la violence peut comporter de passion exagérée... L'adversaire apparaît seulement comme l'incarnation de tous les maux. Les passions n'ont pas désarmé, elles s'arment (1).

Les positions ainsi définies, les catholiques ont-ils le devoir, ont-ils même le droit de s'engager? Mais peut-on se refuser? Ne pas choisir, n'est-ce pas *déserter*? N'est-ce pas encore choisir *pour le plus fort*? Les catholiques laisseront-ils les partis en présence décider de leurs intérêts spirituels majeurs? Entre les deux « blocs » la question religieuse n'établit-elle pas, au fond, la ligne de partage? L'un n'est-il pas favorable à l'Église, l'autre hostile? Notre devoir, dès lors, n'est-il pas tout tracé?

Le grand mérite des auteurs du manifeste est, croyons-nous, d'avoir posé autrement la question. Les fins que poursuivent les camps ennemis nous dictent-elles un choix? L'esprit qui les anime est-il compatible avec l'esprit chrétien? Le christianisme peut-il « servir de force d'appoint à l'un quelconque des partis en lutte »? Et si l'on doit opposer à la double invite un double « non », peut-on éviter la désertion, ouvrir un champ d'action où travailler au salut de la communauté?

(1) Prévenons tout de suite une objection. Les auteurs de cette proclamation savent bien que la complexité de la situation présente ne se laisse pas ramener rigoureusement à une division aussi simple. On ne veut pas dire non plus que l'immense majorité des hommes « d'ordre » partagent nettement toutes les idées qu'on accuse. On définit certaines idées *principales*, qui inspirent les chefs de groupes, et qui peuvent entraîner tout un mouvement, toute la masse, si l'on n'y résiste et si l'on n'y substitue des idées justes, par une action vraiment inspirée du christianisme. C'est en quoi notre responsabilité personnelle est engagée.

Le double « non »
Le chemin ouvert

La réponse du manifeste mérite d'être pesée en toute conscience, devant Dieu.

Il n'y a rien à attendre de la haine, que la haine et la destruction. Nous croyons que les hommes qui ont pris conscience des plus hautes exigences du bien commun ne doivent se laisser enrôler dans aucune des deux formations adverses actuellement en présence.

Nous croyons qu'ils doivent répondre *non* à ceux qui, « pour barrer la route au fascisme », voudraient les enrôler là où l'on se fait du travail et de la vie humaine un idéal matérialiste, et où l'on enseigne que la religion est l'opium du peuple.

Et nous croyons qu'ils doivent aussi répondre *non* à ceux qui, « pour barrer la route au communisme », voudraient les enrôler là où l'on compromet les idées et les vertus d'ordre, d'autorité, de discipline, avec des préjugés et des intérêts de classe, une conception trop étroite de l'intérêt national et une méconnaissance inhumaine de la dignité du monde du travail, et où l'on envisage trop souvent la religion comme un moyen de gouvernement temporel.

Par ce refus, estiment les auteurs du manifeste, les catholiques éviteront d'abord une vraie « faillite morale » : ils ne se laisseront pas « englober dans les réactions biologiques par lesquelles un monde antichrétien cherche à se défendre contre ses propres contradictions internes » ; ils ne seront pas les « prisonniers de ce monde corrompu » ; ils ne confondront pas la « violence » avec la vertu de force ; en refusant de choisir pour une erreur, ils garderont intact l'esprit chrétien qui vit en eux.

Et la France ? Et les immenses intérêts matériels et spirituels qui sont maintenant menacés ?

Constatons d'abord qu'une « faillite morale » des catholiques conduirait tout droit, pour un temps

incertain, à une faillite du spirituel. La voie du catholicisme en France est encombrée d'*idoles* : notre premier devoir est de les renverser.

Je nomme « idole », écrit M. Étienne Gilson, toute fin temporelle qui, dans la pensée d'un catholique, prend le pas sur les fins proprement chrétiennes. Or il est strictement vrai de dire que nous en sommes pleins. Regardons ceux qui nous entourent, regardons-nous nous-mêmes; à quoi pensons-nous ? A tout ce dont nous entretiennent les journaux, à la propagande que poursuit en nous notre parti, aux Idées que proclament les maîtres dans les écoles et que les affiches étalent sur nos murs. Le Droit, la Vérité, la Justice, la Raison, le Travail, la Patrie; et tout cela est excellent, et il n'y a rien dans tout cela que ne doive défendre et respecter un catholique, rien qu'il ne soit tenu d'aimer plus même que ne font les autres, mais après Dieu et en Dieu.

L'idolâtrie, pour le chrétien, commence au moment précis où il aime tout cela comme ceux qui ne sont pas chrétiens l'aiment, c'est-à-dire *à la place de Dieu*. Erreur doublement funeste, car celui qui se fait un Dieu de sa Patrie, ou de la classe ouvrière, ne perd pas seulement Dieu, il perd ce que l'on ne peut manquer de perdre en perdant Dieu, c'est-à-dire tout, y compris la classe ouvrière et la Patrie. Les catholiques y perdent, en particulier, de ne plus savoir ce qu'ils ont à faire, de ne plus même savoir qu'ils ont à faire quelque chose, et de se mettre à la remorque de tous les mouvements qui naissent, croissent et disparaissent autour d'eux, usant leurs forces spirituelles, dépensant leurs ressources matérielles au service de causes qui, en tant que catholiques, ne sont pas la leur, bref, mettant le catholicisme au service de fins que son essence propre est de dominer.

Voilà donc notre premier devoir : demander nos mots d'ordre au catholicisme lui-même, l'interroger sur ce qu'il y a lieu de faire et y travailler. Le premier résultat que nous obtiendrions en agissant ainsi serait de mettre fin à notre attitude ridicule d'hommes à la suite et de rendre l'initiative, dans notre vie, à ce qui ne devrait jamais la perdre : notre religion (1).

(1) Étienne Gilson, « Le Culte des idoles », dans *Sept*.

Paroles capitales, et qui donnent tout leur sens au double « non » qu'a dit M. Etienne Gilson avec tous les auteurs du manifeste. Car ce refus n'est pas une « évasion » ni une « sécession » ; on choisit *contre* deux erreurs, mais

pour le chemin où l'on peut travailler le plus utilement au salut de la communauté... Qu'un nombre assez grand de Français entendent les appels de la raison, et opposent aux deux violences adverses le double *non* dont nous venons de parler : et du même coup cette autre voie sera ouverte.

Autour des fins chrétiennes — éternelles ou temporelles — qui sont les nôtres, il faut que les forces catholiques se regroupent : ce regroupement ne peut se faire sans une purification de notre esprit général, sans un renversement de toutes les idoles qui encombrent notre route, sans une affirmation unanime, en pleine lumière catholique, des causes divines qui doivent nous commander puissamment.

Si les chrétiens se refusent à témoigner avant tout pour les hautes vérités dont le temporel relève comme le spirituel, ils manquent à leur première obligation, et courent une responsabilité très grave.

Il ne s'agit pas ici d'un témoignage platonique, rendu sur quelque cime de l'intelligence pure : il faut à ces vérités de vie un témoignage de toute notre vie. A ce prix seulement la génération chrétienne qui monte pourra créer, de sa chair et de son sang, cet « ordre temporel conforme à la justice et à la dignité humaine » qui nous sauvera des honteuses violences. Nous avons à poser pour l'avenir les bases spirituelles de ce regroupement.

Qu'un moment de crise grave puisse ou non être évité, et qu'un régime corrompu soit ou non capable de redressement, ce regroupement des bons citoyens reste désirable. Il

est non moins désirable, évidemment, car les bonnes intentions ne suffisent pas, qu'à la base soient des conceptions justes, un sens exact du réel, et la volonté de faire un travail de fond.

Primauté des moyens spirituels

Mais on insiste. Cette œuvre de purification et de redressement spirituels, pour aussi capitale qu'on l'imagine, nous écarte cependant de l'action immédiate. Le « non » qu'on oppose à la violence a beau requérir une « attitude active » et toutes nos énergies pour une œuvre de construction future, il nous met néanmoins hors du combat présent.

Hors du combat des haines, oui — mais c'est pour nous engager plus avant, dès cette heure, dans le combat spirituel qui sera le seul décisif. Nos auteurs ont cité l'exemple de la J.O.C. : « Nous ne nous demandons pas, disait-elle après les journées de février, si la France sera demain fasciste ou communiste, nous continuons : nous cherchons à faire chrétiens nos frères de travail. »

Nous devons tous chercher à faire chrétien notre temps, et tout de suite. Notre objet n'est pas d'indiquer ici les moyens politiques de cette restauration de l'ordre temporel. Elle ne s'accomplira pas sans une restauration préalable de l'esprit chrétien : de l'esprit chrétien entier, embrassant toute la vie, et précisément notre vie civique. Voilà le travail spirituel urgent.

Les vertus politiques et sociales ont un caractère essentiellement moral. Nous agissons trop souvent comme si les activités sociales étaient des activités amorales en elles-mêmes. De là ce spectacle absurde et douloureux d'hommes personnellement droits, quelquefois héroïques (car ils ne sont pas tous corrompus), se mettant dans l'ordre social ou politique au service de fins et de moyens étrangers à un ordre moral

authentique et postulés par le plus candide machiavélisme...

Problème social de la lutte des classes, problème économique du capitalisme, problème du nationalisme et de l'internationalisme, problème du régime politique requis par l'ensemble des conditions présentes, nous avons trop souvent négligé d'aborder ces problèmes selon une perspective authentiquement morale. Il aurait fallu demander aux énergies de notre vie religieuse et spirituelle d'éclairer *dans ce domaine-là* notre intelligence et d'élargir nos prudences. Ni une prudence boudeuse et craintive, ni une prudence laxiste et opportuniste, ne sont la prudence chrétienne.

Que ce redressement de l'esprit chrétien s'accomplisse dans la grande élite des chefs et des militants catholiques, et bientôt sera possible un reclassement général de nos meilleures forces, une action assez puissante pour restaurer efficacement la notion de bien commun dans les institutions et dans les mœurs.

Mais à la base de cette renaissance spirituelle totale nous devons faire agir des forces spirituelles pures. Nous voudrions pouvoir citer ici les dernières pages intégralement. Les auteurs du manifeste comptent *d'abord* sur ces « moyens de l'ordre spirituel et de l'ordre de la vie privée ».

Nous croyons qu'à l'égard du bien commun temporel on néglige ordinairement beaucoup trop l'efficacité des énergies qui relèvent de la vie de la personne, et les devoirs qui leur correspondent. Nous avons foi dans les *moyens pauvres*.

Il nous a été dit de prier toujours. Pensons-nous assez à ce commandement et aux promesses sur lesquelles il s'appuie ? Comprenons-nous que les choses extérieures, politiques et temporelles, peuvent réellement être modifiées dans leurs cours par notre prière, et que c'est par là qu'il faut commencer ? Les catholiques savent l'efficacité de la prière, du jeûne, des œuvres de pénitence et de miséricorde. Ils ont les sacrements, l'intercession des saints, les prières publiques, la présence en eux de Dieu qui écoute dans le secret. S'ils appliquaient ce qu'ils savent, en se donnant corps et âme à ce combat, bien des choses changeraient...

Il nous a été dit de veiller toujours. Nous croyons qu'à l'égard du bien public une grande tâche encore incombe ici à chacun, dans sa vie privée et son activité individuelle. C'est une tâche éminemment positive : il faut beaucoup de vigilance et d'attention critique pour résister à toutes les sollicitations de haine ou d'injustice, pour garder son esprit libre en un temps où les mensonges conventionnels font pression de toutes parts, où la presse qui défend l'ordre établi rivalise d'excitations avec la presse révolutionnaire, où l'on fait du mensonge l'arme politique par excellence, comme si dans ce domaine-là la calomnie devenait un péché véniel ; il faut beaucoup de vigilance pour offrir dans son âme un refuge aux vérités méprisées par les hommes et pour pratiquer, en jugeant les événements et les acteurs du drame temporel, la *vérité* que l'Évangile exige de nous.

Et cette vigilance intérieure se traduit à l'extérieur par des paroles et par des actes. Et chaque âme vigilante crée ainsi autour d'elle un rayonnement efficace de vérité et de paix.

Toutes les âmes intérieures entendront pleinement ces paroles chrétiennes. Celles qui sont plus profondément engagées dans le combat spirituel, qui ont quitté le monde pour sauver le monde avec le Christ crucifié, les entendront mieux encore. Que nos frères dans le sacerdoce s'en fassent aussi l'écho vivant. Ils peuvent si puissamment abattre ou relever les esprits selon qu'ils méprisent ou usurpent eux-mêmes ces merveilleux « *moyens pauvres* » !

fr. Etienne Lajeunie, O. P.

La première formation dominicaine : le Noviciat [1]

Toute formation est déterminée par le but auquel elle tend : celui-ci en commande les méthodes. La formation dominicaine est orientée tout entière vers la vie des Frères Prêcheurs.

Le Frère Prêcheur est prêtre (je laisse de côté ici les convers), religieux, apôtre. Il est prêtre : ministre de Dieu, collaborateur du Christ pour le salut du monde, il a pouvoir sur le corps eucharistique du Christ, pouvoir sur son corps mystique; exercer ce double pouvoir constitue pour lui un office. Il est religieux : il a fait profession de travailler à aimer Dieu de plus en plus chaque jour, et pour cela de demeurer jusqu'à sa mort dans la grande école de perfection que lui propose l'Église, l'état de religion, d'en pratiquer les trois vœux et les observances, d'y vivre en communauté sous l'autorité d'un supérieur. Il est apôtre : il essaie de fixer le regard de son intelligence sur la beauté éternelle de Dieu et son Amour rédempteur ; puis, tout pris par la splendeur divine, il se penche avec miséricorde sur la misère spirituelle des hommes et s'efforce de leur révéler quelque chose de cette splendeur, de leur annoncer la grande nouvelle de leur salut en Jésus-Christ. Vie très riche, mais dont les éléments s'ordonnent en une parfaite unité. L'apostolat y jaillit de la contemplation, et un apostolat fécond y jaillit d'une contemplation aimante. L'état religieux et le sacerdoce s'y harmonisent et s'y soutiennent l'un l'autre : l'état religieux aide à réaliser l'idéal de sainteté exigé par le sacerdoce; le progrès de la charité trouve son grand stimulant dans la célébration quotidienne de la messe ; le ministère apostolique utilise à la fois

(1) Conférence donnée au Séminaire Saint-Sulpice de Paris, rue du Regard.

l'élan de la profession religieuse et les forces de l'ordination. Vie très exigeante aussi, à cause de sa richesse même, et qui demande le don total de soi. Le programme à remplir est immense : études, contemplation, prière liturgique, observances, prédication doctrinale. Toutes les forces de la nature s'y emploient, et toutes les puissances de la grâce. Elles s'y emploient au maximum possible. En cette montée vers l'Amour infini, en ce service du Christ et des âmes, tout l'homme, tout le chrétien doit s'engager à fond.

La formation dominicaine le prend donc tout entier. Elle met en main, elle met en place, elle met en valeur toutes ses énergies : son intelligence pour la contemplation et l'apostolat, sa volonté pour la charité et l'obéissance, sa sensibilité pour la pureté et les nobles passions, son corps pour achever par les observances monastiques ce qui manque à la Passion du Christ, pour exprimer l'hommage religieux dans la prière liturgique, pour dire aux foules le Verbe de Dieu. Cette éducation intégrale est nécessairement longue : un an de noviciat et sept ans d'études (1). En sa progression entrent des éléments multiples, vœux, études, ordinations, en dépendance les uns des autres : le postulant devient novice pour un an, puis profès simple pour trois, avant d'être admis aux vœux solennels et perpétuels; il ne commence le cycle canonique des études sacrées qu'après son noviciat ; il doit avoir prononcé ses vœux perpétuels pour avancer au sous-diaconat; il reçoit l'ordination sacerdotale après sa troisième année de théologie; entre sa profession simple et son sacerdoce il demeure dans une communauté à part, le « studentat », intermédiaire par son régime entre le noviciat et la communauté des Pères.

De cette longue et complexe formation le noviciat est la première étape. Il faut, pour le bien juger, le mettre en cette place, et ne point s'étonner qu'il n'achève rien. L'orientation en est déjà toute dominicaine. Ainsi se fait-il dans un couvent de parfaite vie commune et d'exacte observance, si possible même dans un grand couvent, afin que les jeunes frères soient éclairés et entraînés par l'exemple de leurs aînés, afin qu'ils puissent profiter de la pleine vie conventuelle et litur-

(1) Trois de philosophie, quatre de théologie. Pour aboutir aux doctorats de philosophie et de théologie il faut deux ans de plus.

gique de l'Ordre. La spiritualité qu'ils reçoivent est celle de l'école dominicaine et surtout de saint Thomas, afin de s'insérer aisément plus tard dans leurs études théologiques. En leurs désirs ils sont déjà prêcheurs, et par leurs prières apôtres. Ainsi les pousse la grâce de leur vocation : leur élan vers l'avenir soutient leur générosité dans le présent.

Comment sont-ils entrés au noviciat ?

Ils y ont été admis par le Provincial, après vote favorable du Conseil et du Chapitre du Couvent. Avant cette admission officielle, leur vocation a été contrôlée, et parfois pendant plusieurs années, par le Maître des novices. A quels signes reconnaît-on une vocation dominicaine ? Il faut être apte à porter les charges de l'Ordre et à en exercer le ministère : bonne santé et système nerveux équilibré; intelligence ouverte et bonnes humanités latines ; jugement droit, bon caractère et moralité ferme. Il faut avoir la conviction que Jésus-Christ appelle à la vie religieuse contemplative, au sacerdoce, à l'apostolat doctrinal. Il faut vouloir se donner pleinement à Lui. Ce vouloir doit être loyal et sans aucune réserve. Non pas sans déchirement : l'entrée en religion comporte toujours un sacrifice. Mais il faut qu'on soit décidé à se donner même en se faisant violence. Violence relative, car elle doit s'accompagner du sentiment qu'on sera chez soi, « at home », dans la religion de saint Dominique.

Le Père Maître, avant de présenter les postulants au Conseil, contrôle de son mieux la présence de ces signes. Sans doute le noviciat sera l'épreuve décisive, et il est normal que, parmi ceux qui entrent, tous n'arrivent pas à la profession. Mais l'avantage est grand de diminuer le nombre de ces essais malheureux. Car ces échecs dépriment souvent un peu ceux qui doivent reprendre leur vie antérieure dans le monde ou le clergé diocésain; s'ils se multiplient, ils tendent à créer au noviciat même une atmosphère de panique. Il faut donc les éviter le plus possible par un contrôle préalable très sérieux. Agir ainsi facilite d'ailleurs le recrutement du noviciat : sûrs qu'on ne les engagera pas à la légère, les postulants hésitent moins à se mettre en relation avec l'Ordre dès qu'ils commencent à s'y croire appelés; ceux qui ont charge de leur âme tardent moins à les présenter ; et cette double confiance évite la perte de beaucoup de vocations.

Comment le Maître des novices peut-il faire ce contrôle préalable ? Il correspond avec chaque candidat; il demande,

avec son autorisation, l'avis de son directeur de conscience et de son supérieur ; il le convoque lui-même au couvent de noviciat, placé pour cette raison vers le centre de la Province. L'intéressé vient une fois, deux fois, plus souvent s'il le faut, tantôt entre deux trains, tantôt pour un plus long séjour : il prie, il regarde, on cause et l'on se décide, à la lumière de l'Esprit-Saint, avec le maximum de sécurité possible. Ainsi se fait dans la paix, sans troubler les âmes ni bouleverser les situations antérieures, un tri préalable. Un chiffre marque son importance : pour l'entrée au noviciat d'Amiens à l'automne dernier, sur quarante cas examinés, quinze ont été ainsi éliminés.

D'où viennent ces vocations dominicaines ? L'action de Dieu s'y manifeste avec évidence, par la variété même des milieux où elles naissent. Sur les vingt-deux novices de la province de France qui ont fait profession en 1933, il y avait trois prêtres, deux élèves de grands séminaires, sept jeunes gens venant d'achever leurs études secondaires dans de petits séminaires, des collèges libres ou des lycées, dix étudiants ou maîtres d'enseignement supérieur. L'un était converti du luthéranisme, un autre du judaïsme. Le plus jeune avait dix-huit ans et demi, l'aîné cinquante-sept. Ainsi se maintient vivante la grâce primitive de l'Ordre. Car ce recrutement de grands adolescents et d'hommes faits, ce recrutement formé pour une large part d'universitaires, est chez lui traditionnel : à qui en douterait il suffirait de lire la vie du bienheureux Jourdain de Saxe, successeur immédiat de saint Dominique.

Après la prise d'habit, commence le noviciat. Cette année d'épreuve officielle a pour but essentiel d'éclairer, de purifier, d'affermir, d'intensifier le vouloir sans réserve du don de soi, et de soumettre ce vouloir au contrôle pratique de la vie dominicaine elle-même. La grâce y agit avec force. Jésus-Christ y demeure penché avec tendresse sur l'âme de ses futurs apôtres comme jadis sur celle des Douze ; jour après jour Il les forme et leur donne son Esprit. Le premier devoir du novice est de demeurer tout grand ouvert à cette divine influence, acceptant dans la paix ce qu'elle peut avoir de déconcertant et de rude, gardant au cœur la certitude absolue que proclamait saint Paul : « Je suis sûr que rien de créé ne pourra me séparer de l'Amour de Dieu qui est dans le

Christ Jésus. » Sa vie quotidienne est organisée pour l'aider à se tenir en cette docilité confiante. L'Église elle-même, maîtresse de sainteté, en a fixé avec soin les grandes lignes, et rien ne marque mieux que cette vigilance l'importance qu'elle attache à cette année; les Constitutions de l'Ordre et un règlement pratique approuvé par le Provincial en précisent les détails. Rien en une œuvre aussi capitale que cette formation ne doit être livré au hasard.

Le novice observe la très sainte loi du silence. Une double clôture l'aide à s'y habituer; elle le sépare non seulement du monde, mais encore des autres groupes du couvent : Pères, Frères étudiants, Frères convers. Il reçoit peu de visites et peu de lettres. En cette atmosphère de paix, il se tait presque tout le jour, apprend à vivre en présence de Dieu, se corrige, s'il est besoin, de sa légèreté d'esprit.

Le novice prie. Sa piété a pour centre le culte et la grâce eucharistiques : messe chantée, communion, rayonnement de la Présence Réelle à l'église ou à l'oratoire du noviciat. Il récite au chœur l'office divin et y ajoute le petit office de la Sainte Vierge. Il fait, y compris l'exercice du Rosaire, trois oraisons d'une demi-heure. Chaque semaine le sacrement de Pénitence le purifie des attaches qui retardent son élan vers Dieu. Et tout cet ensemble rend son âme contemplative et adoratrice, chantante et joyeuse, plus occupée de Dieu que d'elle-même.

Le novice étudie. L'Église le demande ; la tradition et sa propre formation antérieure l'exigent : pour lui, dès le début, l'intellectuel doit garder le spirituel. Car ses études sont toutes de spiritualité. Elles ont pour objet : les Psaumes, afin de lui rendre familière la prière liturgique; les Épîtres de saint Paul ; la Règle de saint Augustin et les Constitutions des Frères Prêcheurs; la théologie spirituelle de la vie intérieure et de l'état religieux; l'histoire de l'Ordre et spécialement des saints, bienheureux et grands personnages qui ont le mieux réalisé son idéal ; la liturgie ; le chant grégorien. Le programme est très vaste. Des conférences spirituelles, des classes, des lectures personnelles, permettent de le remplir. Ces études donnent aux âmes conscience de la richesse des grandes réalités dont elles sont appelées à vivre, et la révélation de ces incomparables richesses les enchante, les mûrit, les épanouit, dilate leur charité.

Le novice pratique les vœux et les observances. Sa vie très

humble et dépendante, réglée dans le détail, monotone, commence à le former à la grande vertu de l'obéissance religieuse. Dans sa petite cellule aux murs nus, au mobilier très simple et qui ne lui appartient pas, il se libère de la convoitise des biens du monde. Il s'habitue à l'abstinence; il s'entraîne peu à peu et selon ses forces aux jeûnes et aux veilles.

Le novice se donne à ses frères dans le Christ. Une union profonde, une charité délicate et agissante est la loi de la religion où il vient d'entrer : « Vous êtes rassemblés, déclare avec force la règle de saint Augustin, pour avoir en Dieu une âme et un cœur. » Le noviciat a une âme. Elle naît chaque année, plus ou moins vite, du sentiment de la communauté d'idéal et du sacrifice de l'esprit individualiste. Elle se manifeste par la fusion de tous, le soin de la prière chorale, l'attention au bien commun, l'entr'aide mutuelle. Elle soutient les faibles aux heures de crise, donne à tous élan et joie, prépare chacun au beau travail « en équipe » qui sera le sien plus tard dans le ministère.

Toute cette formation s'accomplit sous l'autorité d'un Père Maître. Celui-ci est dans le noviciat père de famille, maître de doctrine, directeur spirituel. Il est chef de la petite communauté, et à ce titre en assure le bien commun ; il y fait régner l'ordre, la régularité, l'unité de cœur et l'esprit de famille qui conviennent à tout groupement religieux. Il exerce son autorité avec la fermeté vigilante et aimante d'un père ; les Constitutions lui demandent prudence et charité, zèle et mansuétude. Il est chargé de l'instruction de ses novices, selon leur beau programme d'études spirituelles; il leur fait classes et conférences ; il guide leurs lectures. Comme chacun d'eux a besoin pour son éducation religieuse d'une direction spéciale, il les voit en particulier le plus souvent possible, à peu près toutes les semaines. Ainsi, comme tout bon éducateur, se donne-t-il sans réserve à « ses enfants », pour les aider à demeurer dociles à la grâce divine. Telle est sa consigne, comme l'exprime une admirable lettre du Père Lacordaire au Père Danzas (2 janvier 1847) : « Ce que vous devez avant tout avoir présent à l'esprit, mon bien cher enfant, c'est que votre charge de maître des novices est le principal de votre vie, et que tout le reste, études, prières, prédications, n'est plus qu'un accessoire. Vous devez rapporter toute votre vie à vos enfants spirituels; vous devez méditer pour eux, lire pour eux, préparer des discours pour eux,

prier pour eux, châtier votre corps pour eux, corriger vos défauts pour eux, en un mot, les avoir présents dans votre âme en tout ce que vous faites, comme la mère a ses enfants dans son cœur à tous les instants du jour. Si votre charge était pour vous l'accessoire de votre vie, vous seriez en état permanent de prévarication, et il n'y a aucune peine que vous ne mériteriez pour une aussi cruelle trahison de tous vos devoirs. »

En cette grande tâche, le Père Maître a un assistant, le Père Sous-Maître, déchargé comme lui de tout office qui ferait obstacle au soin et au gouvernement des novices. Ce collaborateur doit avoir, comme lui, le sens et le goût de l'éducation. Il lui apporte une aide constante, confiante et cordiale, le supplée au besoin, et s'occupe en particulier du chant et de la liturgie.

Ainsi vit le novice dominicain, dans la joie austère et profonde du don total à Dieu, dans la douceur d'une famille. A la fin de son année d'épreuve, il ne saura que peu de chose encore de la vie religieuse et n'en possédera que très imparfaitement les vertus. Sa formation devra se continuer longtemps, jusqu'à sa mort. Jamais il ne ressemblera assez au Christ. Au noviciat il a simplement ébauché en son âme l'image du Divin Modèle.

Mais souvent ce premier travail oriente tout le reste.

fr. J. Périnelle, O. P.

Cinquième congrès communautaire à Montmartre [1]

Pour la cinquième fois, les communautaires de France et les prêtres et séminaristes sympathisants vont se réunir à Montmartre, le mardi 10 juillet. Le Souverain Pontife, qui suit avec attention tout le mouvement communautaire, s'intéresse particulièrement à cette réunion.

Les séances auront lieu dans une salle du restaurant du Foyer. Elles seront présidées par S. Exc. Mgr Chaptal, ancien curé communautaire de Plaisance, auxiliaire de S. Ém. le cardinal Verdier. NN. SS. Roland-Gosselin, évêque de Versailles, et Lamy, évêque de Meaux, qui tous deux possèdent des groupes communautaires dans leur diocèse, honoreront le congrès de leur présence.

La réunion du matin sera consacrée à la question de *la sanctification du clergé par l'évêque.*

A 9 heures, rapport par M. le chanoine Ricard, directeur au Séminaire Saint-Sulpice, à Issy : *L'évêque est, de droit, source et modèle de sanctification pour son clergé.*

A 10 heures, rapport par M. le chanoine Chalve, supérieur de la communauté diocésaine de Miramas (diocèse d'Aix) : *Comment, en fait, l'évêque pourvoit-il à la sanctification de son clergé.*

A 11 h. 45, sexte et none.

A midi, déjeuner au restaurant du Foyer (2).

A 14 heures, communication du secrétariat : les faits marquants de l'année communautaire; résolutions.

(1) *La Vie Spirituelle* se fait volontiers l'écho de la présente invitation, que nous envoie notre ami et collaborateur l'abbé H. de Gibon. — (N. D. L. R.)

(2) Le repas de midi sera offert gracieusement aux séminaristes présents au congrès.

A 14 h. 30, une monographie sur la Communauté de Ham (Somme) sera lue par M. le chanoine Desmarquest, supérieur de cette communauté.

A 15 h. 15, salut, dans la crypte de la Basilique. Allocution par S. Exc. Mgr Chaptal, consécration des communautaires au Cœur sacerdotal de Jésus (1).

La réunion a été, comme les années précédentes, fixée de façon à permettre aux confrères membres de l'Union Apostolique d'assister à la réunion du conseil, qui aura lieu le mardi 10 au soir à Paris, et à l'assemblée générale, qui se tiendra le lendemain, mercredi 11, à Cléry près Orléans (Loiret).

Que les amis de la vie commune veuillent bien prier pour le succès de cette réunion, qui peut être si féconde pour le développement de cette institution. La présente annonce les invite à venir nombreux au congrès et à attirer ceux de leurs confrères prêtres ou séminaristes qu'ils supposent susceptibles d'être intéressés par la question communautaire.

H. DE G.

(1) L'*Ouvrier de la Moisson* de septembre contiendra le compte-rendu *in extenso* du congrès. (Administration, Fontlongue, Miramas, B.-d.-R.)

La Formation religieuse des enfants

Pour les éducateurs

Quelques livres.

1. *Maman, je voudrais communier*, par le R. P. Charles Sudbrack, S. J. (1).
2. *Mes fêtes*, par Fidelis (2).
3. *Journal d'enfant*, par Élisabeth Leseur (3).
4. *La montée d'une âme vers le Sacré-Cœur*, par Marguerite-Marie d'A. (4).
5. *Flores Martyrum*, par I. Christiano (5).
6. *Heureux âge*, par Myriam de G. (6).
7. *Marie-Thérèse Wang*, par E. Castel, C. M. (7).

1. *Maman, je voudrais communier!* — Enfin ! voilà le livre qu'on demande partout depuis des années. Ce n'est pas la première fois que des auteurs s'occupent d'aider les mères à préparer leurs petits enfants à la Communion, mais je crois que pour la première fois ils y réussissent aussi complète-

(1) 1 vol. (21 × 14), 255 p. 7 fr. 50, rel. 12 fr. — Éditions « Alsatia », Colmar.

(2) 1 vol. (16 × 10), 250 p. 4 fr. — Apostolat de la Prière, Toulouse.

(3) 1 vol. (17 × 11), 118 p. 5 fr. — De Gigord.

(4) 1 vol. (19 × 14), 160 p. 6 fr. — G. Poussin (Évreux).

(5) 1 vol. (23 × 15), 106 p. — Éditions « Alsatia ».

(6) 1 vol. (25 × 16), 142 p. — Lethielleux.

(7) 1 vol. (22 × 15), 91 p. 3 fr. 50. — M. Collard, 95, rue de Sèvres, Paris.

ment. Il y a un auteur, le R. P. Sudbrack, S.J., et une traductrice et adaptatrice, qui signe « Une amie des enfants ». A qui rendre hommage de la doctrine si sûre et de la progression si psychologiquement étudiée, à qui du ton de « nursery » si simple et si vrai ? Que les personnes graves ne soient pas rebutées par ce terme que j'ai peut-être tort d'employer, car il se nuance à certaines oreilles de mièvrerie et de puérilité; ce n'est pas pour les personnes graves, ni les professeurs de philosophie que ce livre est écrit; c'est pour les mamans et celles qui ont à les remplacer; or, c'est quand elles savent gazouiller avec leurs petits enfants qu'elles s'en font comprendre. La justesse du ton est ici admirable; tout est dit de ce que peuvent savoir les petits, tout est suggéré de ce qu'ils peuvent sentir. Je connais des écrivains qui savent exposer aux mamans comment doit être une conversation religieuse avec des enfants; c'est aux mamans, après, à tirer parti des bons conseils; et nous pouvons supposer que les donneurs de conseils, en face d'un jeune auditoire, ne se montrent pas inférieurs à leur propre enseignement; toujours est-il qu'entre le conseil et la pratique il est une marge d'adaptation. Ici l'adaptation est toute faite; la conversation, la voilà, au long des pages de ce livre très complet; si l'inspiration vous manque, ou le temps de travail et de méditation de votre sujet, consultez la table des matières; dans le 1er chapitre, vous trouverez tout ce qui concerne le premier enseignement religieux; dans le 2e, la préparation normale à la première confession, et dans le 3e, la préparation normale à la première Communion.

Un deuxième titre donne le complément du premier enseignement religieux, puis ce qu'il faut faire après la première confession, après la première communion, à la Sainte Messe. Une petite deuxième partie, très précieuse aussi, expose la préparation, réduite au minimum, pour le cas de danger de mort.

Monologues et dialogues, exemples, images, petites formules versifiées, oraisons jaculatoires, prières simples, applications, rien ne manque. Les catéchistes comme les mamans, si souvent embarrassés pour retenir l'attention et toucher le cœur des petits enfants, ont ici des modèles, qu'elles ne répéteront pas servilement sans doute, mais dont elles s'inspireront de très près, — sans oublier d'y mettre *le ton*.

Deux petites remarques : est-il absolument sans inconvé-

nient de dire tout le temps *petit péché* pour péché véniel, *grand péché* pour péché mortel ? et *péché mignon* remplace-t-il avantageusement « défaut principal » ?

Des auteurs autorisés déplorent l'abus souvent fait de l'apologue contenu dans cette vision de sainte Catherine de Sienne, les communions sacramentelles dans un calice d'or, les communions spirituelles dans un calice d'argent. Volontiers je barrerais, moi aussi, le paragraphe où il est proposé aux petits disciples de « Maman, je voudrais communier ». « Je ne veux pas avoir Jésus en idée, je veux avoir Jésus tout vivant dans mon cœur ! » disait une petite Poussette citée par Fidelis (*Mes Fêtes*, p. 99). Ce n'est pas à dire qu'il ne faille pas beaucoup user de la communion spirituelle...

Pour finir, notons avec satisfaction qu'ici, et malgré la tendresse qui inspire toutes les pages, et le tact avec lequel la vérité est apportée aux enfants selon ce qu'ils en peuvent porter, on ne minimise pas la doctrine catholique; il est parlé de l'enfer et de la damnation. Nos enfants ne seront pas toujours petits. Leur conscience sera mise un jour effectivement en face du mal absolu. La crainte des jugements de Dieu sera le commencement de leur sagesse.

2. *Mes fêtes.* — Avant d'entamer la série de ses méditations et lectures pour chaque fête de l'année, Fidelis s'adresse aux Croisés, ses lecteurs; puis aux éducateurs et aux Zélatrices. C'est cet appel que j'entendrais le plus volontiers; les Zélatrices savent choisir; or il me semble que toutes les histoires racontés à l'appui des exhortations pieuses ne sont pas à proposer à tous les enfants de notre temps, voire à tous les Croisés (par exemple les apparitions de damnés ou d'âmes du purgatoire (p. 159-171...). Je n'oserais dire que cette sorte d'exemple est « démodée », le Curé d'Ars, que je vénère à genoux, m'en ferait reproche, si l'histoire est vraie de ce danseur qui était le diable, comme il le révéla à la jeune fille venue se confesser à lui (p. 161). Et j'entends bien qu'un danseur peut être le diable sans l'être; mais s'il faut faire de l'exégèse..... Affaire de goût personnel, qui évidemment n'oblige personne, je me méfie de beaucoup de diables, de miracles, et d'apparitions. Je redoute qu'on fonde sur des témoignages trop naïfs la fermeté de sa foi. Chaque temps reçoit les miracles dont il a besoin. Les miracles des temps passés, — ceux de l'Évangile étant bien entendu hors de cause, —

peuvent parfois trop étonner nos enfants pour beaucoup servir leur vie spirituelle.

Pour en revenir à Fidelis, ne lui reprochons pas ses histoires, puisqu'il nous est loisible d'en sauter quelques-unes et que tant d'autres sont parfaites. Et profitons de son expérience, de sa piété si vraie, de son sens liturgique.

3. *Journal d'enfant.* — Les éducateurs doivent remercier le R. P. Leseur de publier ce journal, c'est un document intéressant à plus d'un titre : la personnalité d'Élisabeth Leseur, l'époque que ces notes naïves ressuscitent, la psychologie enfantine dont elles éclairent un aspect. Quant aux enfants..., j'attends leur témoignage pour croire qu'ils trouveront à ce journal sans événements et sans récits, écrit entre 1878 et 1882, au temps de la Première Communion à 12 ans, l'intérêt que j'y ai trouvé moi-même. Il rend un son que les femmes de ma génération et de la génération qui m'a précédée reconnaîtront peut-être avec moi : le son du fameux « Journal de Marguerite ». Je crois qu'on ne peut pas exagérer l'influence romantique, exclamative et scrupuleuse de ce livre sur la formation de l'âme féminine entre 1860, date de la publication, et 1900. Él. Leseur ne peut pas ne pas l'avoir lu.

Mais elle ne cherche pas à l'imiter ; si petite elle n'en eût guère été capable, malgré la belle intelligence qu'on devine déjà en elle ! V. Monniot avait un peu plus de 11 ans quand elle prit la plume de Marguerite !

Une fois ou l'autre Élisabeth sait rendre un mouvement spontané (p. 42 : « Ma petite méditation d'aujourd'hui était sur le Ciel : oh ! j'ai été si transportée, en lisant cela, que je me suis levée toute droite en criant... »). Le plus souvent on sent une bonne petite fille à la fois très vivante et très docile à la formation donnée : une formation de lutte contre soi à quoi manque un peu trop ce qui épanouit les âmes. Une âme d'enfant, c'est un champ de bataille ! — « C'est le vilain démon qui est la cause de tout », « Mon Dieu, mon Dieu, que c'est donc ennuyeux que le démon existe ! », « heureusement le bon Dieu est là pour aider. » Aider ? La pauvre petite âme, en comptant les années, puis les mois, puis les jours qui la séparent de sa Première Communion, à chaque fois constate : « Je n'ai encore rien fait », « je n'ai rien fait du tout », « c'est affreux ! » En somme, elle a raison ; à 50 ans on peut se dire encore : « Je n'ai rien fait pour le bon Dieu,

à partir d'aujourd'hui je m'y mets. » — Mais je crains que cette introspection douloureuse, trop souvent renouvelée, ne favorise guère la confiance en la vie et use les volontés moins énergiques que celle de notre héroïne. Dans ce temps-là, les éducateurs ne s'embarrassaient pas de telles craintes. M. le Curé encourage l'entreprise du Journal, et Élisabeth va jusqu'à dire : « Il n'y a qu'un seul moyen de me corriger, c'est de faire tous les jours mon journal. » Il faut avouer que nos enfants suivent une autre école d'ascétisme. A chaque temps ses besoins. La jeunesse d'aujourd'hui — la bonne — n'est pas dépourvue de générosité, ni d'énergie.

4. *La montée d'une âme vers le Sacré-Cœur.* — Une jeune fille morte dans un accident d'auto à 18 ans. Une jeune fille exquise, qui irradiait la joie, un boute-en-train : musique, danse, folles escapades : on l'imagine, pour en avoir connu quelques-unes comme elle, grâce à qui, pendant quelques heures, la terre peut sembler un Paradis. On ne leur reproche qu'une chose : une certaine inégalité d'humeur.

Ah ! si l'on savait ! Ce livre nous laisse voir l'intimité de l'âme d'une de ces exquises jeunes filles, si gaies. Le mot souffrance y revient à chaque instant. On ne peut pas tant vibrer quand on est femme et qu'on a 15 à 18 ans sans être extrêmement vulnérable à la souffrance.

Ce qui est beau ici, c'est le sens qu'on lui donne. Lutte contre soi-même, réparation, union au Cœur souffrant de Jésus, don de soi sans réserve : ainsi une adolescente chrétienne sublime-t-elle ses troubles et ses tendances. Nous voyons ce que deviennent ces natures trop riches et trop sensibles quand la foi et la générosité leur manquent pour ne pas apprécier de tels exemples. Peut-être, ici encore, document humain plutôt que secours direct ?

5. *Flores Martyrum.* — Un livre d'exemples vécus et en majorité récents : des enfants martyrs.

Pour les grandes personnes plutôt que pour les enfants, pour deux raisons : la principale : l'émotion suscitée par des récits de supplices n'est pas toujours de très bon aloi ; il ne faut pas en abuser; l'autre, secondaire sans doute, mais non sans intérêt : des négligences de style.

Employé avec tact, au bon moment, à l'appui de certaines

leçons, et surtout quand, à défaut du martyre, on peut mettre quelque sacrifice réel à la portée des enfants, ce recueil rendra service aux catéchistes, en excitant par eux le courage de nos petits chrétiens.

6. *Heureux âge.* — Malgré la préface de Mme Adam, on peut se demander si ces pages, adressées aux petits, ne devraient pas passer par la bouche ou le cœur de leur maman. Ce que dit aux enfants la tendresse musicale d'une voix de grand'mère, aimeraient-ils le lire ? Le joli symbole de l'or en feuilles (p. 103) — la bonté, l'amabilité, la douceur, qui dorent nos paroles —, est-ce dans un livre, quand on est petit, qu'on en peut réaliser la poésie et en tirer un élan de générosité ? Ou les réflexions si nature de « Un lys » de 4 ans 1/2 (p. 69) seraient-elles aux autres enfants un point de départ ?

Avec ce gros livre on eût pu faire une très jolie plaquette. La pseudo-grand'mère qui l'écrit n'a pas voulu laisser perdre les perles tombées de la bouche de ses petits-enfants; de quoi nous devons la remercier.

7. *Marie-Thérèse Wang Ta-Jouen.* — Des chrétientés de Chine nous vient aussi le parfum des fleurs de grâce. On pourra trouver de jolis exemples dans cette vie de Ta-Jouen, mais elle n'est pas écrite pour les enfants.

Matériel pédagogique.

1. *La Bible des Tout-Petits*, par l'abbé Boyer (1).
2. *Mon Cahier d'Instruction Religieuse*, par l'abbé Quinet (2).

(1) 1 vol. (18 × 13), 88 p. 4 fr. 50. — Secrétariat des Catéchismes, 41, rue du Transvaal, Dijon.

(2) Trois Cahiers de chacun 32 pages de texte et de dessins (23 × 18). 1 fr. 50 l'un. — Spes.

3. *Mon premier Album* (1).
4. *Puzzles gommées* (2).
5. *Cartes de récompense* (3).
6. *Mon Évangile à colorier.* Illustrations de Dick (4).
7. *Cartes de Palestine* (5).
8. *Palestine* (6).
9. *L'Évangile en Images.*
10. *Tableaux catéchistiques.*
11. Une exposition de livres pour l'enseignement religieux.

1. *La Bible des Tout-Petits.* — Nous n'avons pas encore vu de Bible aussi simple. Nous racontons le Paradis perdu aux petits enfants, et chaque circonstance nous arrête : « Ils ne vont pas comprendre... Ne vais-je pas trahir la Sainte Écriture... ? » que sais-je ! M. l'abbé Boyer nous donne un texte : tout s'éclaire, tout devient aisé.

L'Ancien Testament se réduit à l'histoire de la chute et du châtiment, du déluge, d'Abraham, Joseph, Moïse. Le Nouveau Testament est plus développé. Peu de méchants sont nommés : ni Caïn, ni Judas; c'est vraiment une Bible pour nos petits anges.

Mais ce qui en fait le grand intérêt, c'est qu'elle se donne comme un simple canevas de leçons pour accompagner un matériel didactique (matériel Le Tourneur), tout à fait nouveau : tableaux de fond et de personnages en contre-plaqué découpé et peint, que l'on fait mouvoir au fur et à mesure

(1) 1 album, couverture forte (16 × 22). — Au Centre de Formation chrétienne des Tout-Petits, 19, rue de Varenne, Paris.

(2) S'adresser au Centre de Formation chrétienne des Tout-Petits, 19, rue de Varenne, Paris.

(3) S'adresser à M. Jadoul, 2, rue d'Italie, Huy, Belgique.

(4) Album 32 pp. (21-26), Sirven.

(5) Palestine : 1m × 0m65, 50 fr.
Lac de Tibériade : 0m85 × 0m60, 40 fr.
Jérusalem au temps de Jésus-Christ : 0m42 × 0m52, 25 fr.
Modèle réduit : chaque carte (environ 30 × 25), 25 fr.
Carte postale : 0 fr. 25 l'une. — Chez l'auteur Mlle Laroche, 82, rue de l'Aqueduc, Paris-X^e^.

(6) 1 album (24 × 17) : broché 8 fr., relié 15 fr.

que le récit se déroule. A la fin du livre, un catalogue détaille ce matériel, dont on peut se procurer chaque pièce isolément.

En outre, à chaque chapitre du livret des activités manuelles sont indiquées, après les utiles « applications à la vie chrétienne ».

Un seul regret : nous aurions mieux aimé, pour le succès du livre, que l'image en couleur de la p. 39, qui donne une idée si juste du matériel, tînt la place, sur la couverture, de cet enfant Jésus un peu conventionnel. Que l'acheteur possible ne s'arrête pas à la couverture... (1).

2. *Mon Cahier d'Instruction Religieuse.* — Autre nouveauté pédagogique, et d'importance : les cahiers de la Méthode Quinet. Ils sont déjà bien connus, avec leur couverture en couleur : au recto : une messe de Communion d'enfants ; au verso, Jésus avec des petits. — L'intérieur sera aussi beau quand nos élèves — au catéchisme, dans les Institutions, dans les familles — les auront remplis, car les crayons de couleur y sont souvent réquisitionnés. Des textes à compléter, des phrases à mettre en vedette dans des cadres, de jolis et expressifs dessins à colorier, des cartes de géographie où les personnages sont dessinés aux lieux où se passèrent les événements, des exercices d'expression ou de réflexion... on ne peut en quelques lignes dire la richesse, la variété de ces petits devoirs, ni l'attrait de ces cahiers. Quant à la sûreté de la méthode, on la connaît déjà par les autres ouvrages de M. l'abbé Quinet, en particulier par les *Vingt leçons de catéchisme pour nos Tout-Petits*, qu'illustrent ces trois cahiers : 7 à 9 ou 10 ans.

Je connais une paroisse pauvre où l'on n'ose pas demander plus de cinq sous aux enfants pour leur ouvrir la salle du Cinéma paroissial. On leur présenta ces cahiers : Devoirs supplémentaires à faire à la maison. Qui veut en commander un, pour 1 fr. 50 ? — Au catéchisme suivant, je ne sais combien de petites mains tendaient leurs deux piécettes; et l'on n'avait pas fini d'implorer les mamans...

(1) Signalons ici, du même auteur, un « Carnet de documentation catéchistique » paru l'année dernière, 1 brochure (17 × 11), 59 p. 2 fr. 50, même adresse.

Nous est-il permis de demander que dans la prochaine édition les pages soient numérotées ?

3. *Mon Premier Album.* — Les Tout-Petits qui colorieront cet album sont de vrais tout-petits : 4-6 ans; ils ne savent pas écrire. Les petits de 6-9 ans, je le dis par expérience, ne dédaigneront pas non plus ces images, qui peuvent les occuper pieusement quand ils ont fini de travailler. Pour les tout-petits, elles seront leur « travail », bien à leur portée : des dessins au trait volontairement simple, très lisibles, à grande échelle. 16 sujets sont déjà traités — la vie de Notre-Seigneur — que l'on peut se procurer en feuilles séparées, au prix de 0 fr. 05 l'une. Les mêmes, sur plus beau papier, sont ou seront présentées en albums; celui-ci contient 8 dessins.

4. — Le C.F.T.P. entreprend ou projette bien d'autres réalisations dans l'ordre des « jeux éducatifs », des jeux qui tout au moins maintiennent l'esprit de l'enfant au voisinage des choses saintes; viennent de sortir des *puzzles* gommés, représentant des scènes fort bien dessinées, et coloriées. Les petits morceaux de papier sont réunis sur la même feuille, en désordre, avec un croquis de la scène à reconstituer; après découpage, l'enfant doit les disposer sur une autre feuille où un dessin au trait déjà le guide.

5. — Pour les récompenser, ou pour servir de jetons de présence, voici des *timbres*, également gommés. L'enfant reçoit d'abord un carton, où un emplacement, destiné à recevoir une image, est encadré de petits rectangles. Les timbres que l'on y colle, aux brillantes couleurs, présentent un petit motif en repoussé; l'effet final est séduisant.

6. *Mon Évangile à colorier.* — D'un côté, le modèle à colorier; de l'autre côté, le dessin au trait; quelques lignes de texte. Cinq pages de doctrine : péché originel, Sainte Trinité, vie et mort du Christ. Puis les sacrements, avec de petites scènes évangéliques s'y rapportant. Bien des choses très bonnes dans ces dessins, mais non toutes. Quelles jambes peut bien avoir l'Ange de l'Annonciation sous les contours si mous de sa robe orange ? Qu'on ne rie pas de ces exigences. Il est plus difficile de dessiner quelqu'un qui en réalité n'a

pas de jambes que des petits enfants comme j'en vois, de très gentils, sur la couverture. Il est particulièrement très difficile de dessiner la Sainte Trinité, et l'auteur a échoué là complètement. Et puis, l'excessive naïveté de ce raccourci de l'histoire originelle ! Mais nous demandons d'autres albums après celui-là, car l'idée est excellente.

7. *Cartes de Palestine.* — Les cartes murales qui servent pour l'enseignement de la géographie sont d'ordinaire trop compliquées pour les salles de catéchisme, où cependant l'on voudrait faire situer aux enfants les faits évangéliques. Mlle Laroche en réalise de parfaitement simples et claires, en demi-relief, et en deux couleurs. Elles ont été reproduites sur des cartes à l'usage des enfants.

Une distribution de Plans de Jérusalem, au temps de la Passion, ou de la Palestine, en tout temps, ou du Lac de Capharnaüm, et voilà le petit auditoire attentif. Le Catéchiste montre sur sa grande carte les lieux sanctifiés par un miracle, ou un discours du Christ : les petits doigts suivent sur les petites.

8. *Palestine.* — La carte géographique ne suffit pas : il faut y superposer l'image des lieux, faire *sentir* la réalité historique de Jésus à la manière dont la sentent les voyageurs qui s'entendent dire : C'est ici qu'Il fut baptisé, c'est ici qu'Il parla à la Samaritaine... La photographie de l'olivier qu'une tradition très vraisemblable dit avoir ombragé la prière du Christ impressionne les enfants ; il est tout racorni... 2000 ans ! mais il existe. En vérité, le Christ a vécu ; mettons dans les traces de ses pas les pas de nos petits. On leur raconte tant d'hitoires, dont on leur dit : « Celle-ci est vraie, celle-là est imaginée »... l'histoire de Jésus ne serait-elle pas trop belle pour être vraie ? Montrons que les vrais témoins sont les évangélistes et les martyrs; des photographies ne sont témoins que pour l'imagination; ce n'est tout de même pas négligeable. L'éditeur Palest commence par cet album de 20 belles hélios une collection qui paraît aussi en cartes postales.

9. — En attendant que l'*Évangile en Images* soit entièrement mis au point, c'est rendre service aux parents et aux catéchistes que de leur donner l'adresse du dépôt dès mainte-

nant : « L'Évangile en images », 11, rue Nicolas-Leblanc, Armentières (Nord). Ils peuvent en recevoir le catalogue des collections déjà achevées.

10. *Les Tableaux catéchistiques illustrés* (1) se présentent sous la forme d'affiches en couleurs, dont plusieurs, que j'ai pu voir, sont fort intéressantes comme composition. Malheureusement je n'ai pu voir encore celles qui m'intéressent tout spécialement, et, je pense, d'autres catéchistes que moi-même, à cause des sujets traités, si difficiles : explication des derniers articles du symbole, les vertus, la grâce, l'état de péché mortel... En vain j'ai cherché dans la liste l'Enfer... Je comprends on ne peut mieux le scrupule de l'artiste; mais le même n'a pas craint de représenter le Ciel, le Purgatoire; alors ? Notre époque redoute l'anthropomorphisme, peut-être avec excès ; du moins dans nos pays de civilisation raffinée et de foi... disons susceptible. Car chez les primitifs, les missionnaires ne paraissent pas fort embarrassés par la naïveté de leurs catéchumènes; « dans le Ciel, est-ce qu'il y aura du sucre ? » demande un négrillon (2). — Oui, du sucre dans le Ciel et du feu dans l'Enfer.

Que mettons-nous dans le Ciel et dans l'Enfer de nos petits Français ? De la lumière et des ténèbres ? de la musique et des blasphèmes ? Comme tout cela est périlleux à décrire sur des affiches ! Mais le Ciel aussi bien que l'Enfer, il me semble. Et Jésus a parlé de l'Enfer comme d'un lieu, et de ses flammes... Comme contre-partie du symbole qui nous le montre dans le Ciel, *assis* à la droite de Dieu. Combien c'est difficile de supprimer les « images » de l'enseignement ! Si on le fait, il faut savoir où l'on va. Si on ne le fait pas, de même.

11. — Signalons qu'une Exposition de livres pour l'Enseignement religieux, de matériel didactique et de travaux d'enfants aura lieu à Cambrai, 2, rue du Grand-Séminaire, pen-

(1) 50 sujets : 300 fr. — 10 sujets au choix : 65 fr. Sirven.

(2) Cité dans *L'âge heureux*, p. 114. Il existe un Catéchisme illustré (Union des Œuvres de Presse Catholique, Bruxelles) dont l'auteur fait autorité, car il n'est autre que Mgr Le Roy, supérieur général des Pères du Saint-Esprit, où de grands diables rouges maltraitent les damnés avec autant de férocité que chez nos imagiers du moyen âge.

dant la Session d'Études pédagogiques qu'y tiendra « l'Union des Trois Ordres de l'Enseignement libre », U.T.O. (1re quinzaine de Septembre).

Tous les prêtres-catéchistes et leurs auxiliaires sont invités à y envoyer des cahiers de devoirs, tableaux, objets fabriqués, dessins, même s'ils leur paraissent d'une réalisation très imparfaite, et surtout s'ils témoignent d'une assimilation personnelle de la vérité. Ils y joindront, pour accroître la valeur d'exemple et de suggestion de cette contribution, de petites notices indiquant dans quelles conditions d'âge, de milieu, de liberté, de temps, ces travaux auront été faits.

MARIE FARGUES.

Un livre opportun

On saura gré à Dom Flicoteaux d'avoir mis en valeur par de solides arguments les droits liturgiques d'une fête dont la célébration s'effectue, de nos jours, au milieu d'une indifférence qui tend à devenir de plus en plus générale. Cette année-ci le 24 juin tombe un dimanche, et l'occasion est bonne pour rendre à la « Noël d'été » les honneurs qui lui reviennent de plein droit. Tous ceux qui ont à cœur de s'unir à la très riche liturgie de cette fête et d'en apprécier les beautés feront bien de lire le petit livre de Dom Flicoteaux (1). C'est un commentaire très complet, très soigné, des textes liturgiques. Il est suivi de considérations fort instructives sur le culte de saint Jean, son caractère, son importance et son regrettable déclin. On ne saurait lire ces pages dignes de retenir l'attention, sans adhérer pleinement aux conclusions de l'auteur qui souhaite pour le culte du Précurseur une juste et féconde restauration.

M. M.

(1) Dom E. FLICOTEAUX, O. S. B. : *La Noël d'été et le culte de saint Jean-Baptiste*, avec préface de S. Exc. Mgr l'évêque de Chartres. — Apostolat liturgique de l'abbaye Saint-André, par Lophem (Belgique). 5 fr.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXXIX

AVRIL 1934-JUIN 1934

Les Principes et la pratique

F.-M. Catherinet. — La Sainte Trinité et notre filiation adoptive 113
Fr. Cuttaz. — Le sublime idéal des baptisés. 5
A. Gardeil. — Le don de science 22
— La béatitude des larmes. 129
— Le don d'intelligence et la béatitude des cœurs purs 235
F.-D. Joret. — La dévotion à la sainte Trinité demeurant dans notre âme 259
L. Soubigou. — Le Maître doux et humble de cœur. . . . 225

Les Maîtres et les Modèles

J. Bernex. — Le Père Vigne et son œuvre 282
P. Cazin. — Image de prêtre 64
H. Coulanges. — Antoine Martel. 51
P. Doncœur. — Angèle de Foligno maîtresse d'oraison . . . 34
P. Dupouey. — Témoignage 154
R. Garrigou-Lagrange. — Une sainte ouvrière. 268
E. L. — Dupouey chrétien 149
O. Leroy. — Béatitudes de Bernadette 137
P. B. — Un curé de banlieue 293

Textes anciens

Adelheid de Hiltegarthausen. — Prière de louange à la Sainte Trinité 298
S. Bernard. — Humilité et grandeur de Marie. 177
P. Guilloré. — L'adoration 67

Les Idées et les Œuvres

L. Charvet. — Spiritualité des équipes sociales. 79
M. Florisoone. — L'exposition de la Passion du Christ dans l'art français 97

H. de Gibon. — Le cinquième Congrès des Communautaires à Montmartre 319
H. Ghéon. — A propos d'une nouvelle vie de sainte Thérèse . 208
Ét. Lajeunie. — Les directives spirituelles de l'Église : Action catholique et action politique 72
— Action catholique et action sociale 183
— Notre devoir présent 303
P. Mesnard. — Les journées universitaires de Bordeaux . . 204
N. — Pour le gain du Jubilé 213
J. Périnelle. — La première formation dominicaine : le Noviciat 313
M. Scherer. — Prière et apostolat dans l'A. C. J. F. 189

Pour la lecture spirituelle

A.-M. Carré. — L'art de « vaincre ». 111
M. Fargues. — Formation religieuse des enfants. Pour les éducateurs 322
J. L. — Pour la formation religieuse de nos enfants. . . . 224
A. Obein. — Biographies 99, 217

Bibliographie

J. Alleaume. — Mgr Julien, évêque d'Arras 99
Fr. Archange. — Le Frère Ignace-Marie 106
A. Auffray. — Don Rua, le premier successeur de Don Bosco. 103
Edg. de Barral. — Les zouaves pontificaux 223
M. Bargilliat. — Eugène Conort, un marin apôtre 218
Abbé Boyer. — La Bible des Tout-Petits 327
E. Castel. — M.-Thérèse Wang 322
J.-B. Chaillet. — L'abbé Béraud, fondateur d'orphelinats . . 100
A. Chatel. — Éclaireurs de Dieu. 100
Mgr J.-A. Chollet. — Quelques retours à la foi 222
I. Christiano. — Flores martyrum 322
Ch. Cristiani. — Mère Jeanne-Françoise de Jésus 108
Mgr Delair. — Louis-Gaston d'Orléans-Bragance 218
C. d'Eschevannes. — Pasteur 219
M. Fargues. — Pour l'éducation religieuse des petits enfants. 223
Fidelis. — Mes fêtes 322
E. Flicoteaux. — La Noël d'été et le culte de S. Jean-Baptiste. 333
M. des Francs. — Vie et pensées de Mère Gertrude. . . . 106
P. L. de Gonzague. — Le T. R. P. Chrysostome de Lyon, capucin 103
P. Guissard. — Portraits assomptionistes 103
Henri-Robert. — Le calvaire de Louis XVI 223

P. Henry. — Caroline Clément 219
P. d'Hérouville. — Le Vén. Julien Maunoir 103
P. Isselé. — Le P. Louis Joos, rédemptoriste. 103
A. Jacobs et Ed. Ned. — M. Édouard Poppe 100
F. Lavallée. — Petites études d'âmes chrétiennes. 222
J. Lebreton. — Le P. Léonce de Grandmaison 103
E. Leseur. — Journal d'enfant 322
Mgr Millot. — Mgr Gibier 99
J.-B. Monnoyeur. — Un grand moine : Dom Jean Mabillon . 103
J. Muhlbauer. — Sœur Marie-Fidèle, Franciscaine 107
Myriam de G. — Ange de l'Eucharistie 219
— Heureux âge. 322
N. — Ames saintes du Grand Siècle. 107
N. — Sœur Marie du Rosaire, Clarisse Capucine 108
N. — Sœur Jeanne-Marie-Ange de l'Enfant-Jésus 108
N. — Mère Marie-Henri du Sacré-Cœur 217
N. — Un jociste tertiaire. 218
N. — Le poème d'une vie 219
N. — La montée d'une âme vers le Sacré-Cœur . . . 219, 322
N. — L'Évangile en images. 328
N. — Mon premier album 328
N. — Mon Évangile à colorier 328
N. — Tableaux catéchistiques illustrés. 328
R. Plus. — Maurice Desfontaines. 218
Abbé Quinet. — Mon Cahier d'Instruction Religieuse . . . 327
M. René-Bazin. — Quelques-unes de mes Sœurs 217
G. Rigault. — Le Frère Philippe 106
P. Riveslange. — Le P. Émile Laborde 103
J. Robin. — Thérèse Durnerin. 219
M.-J. Rouët de Journel. — La vie merveilleuse du P. Coince. 103
A. Sevin. — L'abbé Grandin, aumônier militaire 100
A. Siegfried. — L'abbé Frémont 100
E. Sol. — Le vén. Alain de Solminihac. 99
Ch. Subrack. — Maman, je voudrais communier 322
H. Willette. — Ève Lavallière. 219
Y. d'Ysné. — Louise-Thérèse de Montaignac de Chauvance . 217

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).